

Georg Lukács

**Heinrich Heine**  
poète national

1935

Traduction de Jean-Pierre Morbois



Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :  
*Heinrich Heine als nationaler Dichter.*

Sa première publication a eu lieu dans la revue  
*Internationale Literatur*, n° 9/10, 1937.

Il occupe les pages 89 à 146 du recueil :

Georg Lukács, *Deutsche Realisten des 19. Jahrhunderts*  
[Réalistes allemands du 19<sup>ème</sup> siècle] Aufbau Verlag, Berlin,  
1953. Cette édition se caractérise par une absence complète  
de notes et de références des passages cités. Toutes les notes  
sont donc du traducteur, ou reprises de celles, établies par  
Rodney Livingstone [NRL], de l'édition américaine de cet  
ouvrage, *German realists in the nineteenth century*,  
trad. Jeremy Gaines et Paul Keast, 1993, MIT Press,  
Cambridge, Massachusetts, USA.

Les citations sont, autant que possible, données et  
référencées selon les éditions françaises existantes. À défaut  
d'édition française, les traductions de l'allemand sont du  
traducteur. Nous avons par ailleurs ajouté différentes  
indications destinées à faciliter la compréhension du texte,  
relatives notamment aux noms propres cités ou à des  
événements historiques.

Cet essai était jusqu'à présent inédit en français.



Heinrich Heine  
(1797-1856)

*Heinrich Heine.*

*Heinrich Heine,*  
*poète national*

Nous autres marxistes, nous préoccuons en général bien trop peu des biographies des grands écrivains de l'ère bourgeoise. Ces biographies ne donnent assurément pas, comme le pensent la plupart des historiens bourgeois de la littérature, la véritable clé pour comprendre chacun des écrivains. Bien au contraire : ce n'est qu'en partant de l'être social, de la connaissance des grandes tendances sociales de la période, de ses luttes et de ses contradictions, que l'on peut bien comprendre la biographie d'un écrivain, de même que les caractéristiques de son œuvre. L'étude marxiste de ces biographies fournit pourtant des indications tout à fait caractéristiques sur toute la culture capitaliste. L'étude précise de plusieurs de ces biographies montrerait que la vie de presque tous les écrivains importants dans la période capitaliste n'est qu'un long martyr. Sans même parler du grand nombre d'écrivains importants qui ont péri physiquement de la misère de l'écrivain de la période capitaliste. Même ceux auxquels le hasard heureux de la naissance a assuré une vie matérielle sans souci ont dû pour la plupart payer cette sécurité par de sévères atteintes à leur caractère et à leur évolution. Et la plupart des écrivains importants dont le destin s'est déroulé entre les deux extrêmes de la pauvreté absolue et de la sécurité matérielle de la rente ont vécu une masse de circonstances horribles, avilissantes, inhibitrices et perturbantes pour leur évolution. Eux-tous connaîtront, de par les conditions de vie directes matérielles et morales, les obstacles les plus grands au pur et plein déploiement de leurs capacités.

## I.

Les conditions de vie de Heine sont déterminées par le fait qu'il vit dans l'Allemagne de la période des débuts du capitalisme et qu'il appartient lui-même à une famille pauvre, qui est cependant apparentée à de multimillionnaires. Heine vit à une période où les conditions économiques pour des écrivains libres existent déjà, où il y a déjà, pour des écrivains productifs et populaires, la possibilité matérielle de renoncer au mécénat des petits princes, aux emplois publics, etc. et de vivre des revenus de leur travail littéraire. Heine est sans aucun doute l'écrivain allemand le plus populaire, le plus lu de cette période. Ses écrits, en vers comme en prose, atteignent des tirages comme il n'y en avait jamais eu en Allemagne jusque-là ; son éditeur Campe est devenu un homme riche grâce aux œuvres de Heine. Cependant, Heine lui-même n'a jamais pu vivre de ses revenus d'écrivain. La littérature n'a jamais été pour lui qu'une activité accessoire très incertaine, et chaque nouveau livre, chaque nouveau tirage, a représenté une lutte désagréable, affreuse et avilissante avec l'éditeur. Une lutte non seulement pour au moins une petite part de l'honoraire lui revenant, mais en même temps une lutte pour une intégrité du texte, avec lequel l'éditeur en usait de la manière la plus honteuse, (sous prétexte de censure, mais aussi très souvent pour des raisons peu nettes de politique littéraire sectaire). Heine a dû à maintes reprises en appeler au public et démasquer publiquement ses éditeurs pour sauver son honneur littéraire. Nous n'avons pas ici la place pour décrire ces combats mesquins, qui ont rempli toute la vie de Heine. Rappelons simplement que l'opposition de Gutzkow et de sa clique a suffi dans les années 1840 pour différer pendant des années la parution du deuxième recueil de poèmes de Heine, que la même clique de Gutzkow a changé arbitrairement le titre du

livre de Heine sur Börne<sup>1</sup>, pour attaquer ensuite publiquement Heine à cause de ce titre « arrogant ».

L'impossibilité de devenir indépendant comme écrivain est devenu très préjudiciable pour la vie privée de Heine, et extrêmement dangereux pour son activité politique. Elle le plaçait dans la dépendance humiliante de sa riche parenté, la famille du multimillionnaire hambourgeois Salomon Heine. Certes, cette dépendance a commencé dès sa prime jeunesse – Heine a fait ses études aux frais de son riche oncle –, mais les circonstances décrites plus haut ont également contraint le célèbre écrivain à cette dépendance humiliante à l'égard de sa famille. Des moralistes petits-bourgeois parmi les biographes de Heine lui reprochent sur cette question de la légèreté d'esprit et de la prodigalité, ils le rendent lui-même coupable. C'est vrai : Heine n'a jamais été un ascète. Né et élevé dans la partie la plus développée au plan capitaliste de l'Allemagne d'alors, en Rhénanie, comme fils d'une classe sociale qui se disposait à prendre le pouvoir économique et politique, il fut toute sa vie un homme à la joie de vivre étincelante. Le rejet de l'ascétisme petit-bourgeois est, comme nous le verrons plus tard, un élément décisif,

---

<sup>1</sup> Heine avait prévu de publier ses *Neue Gedichte* [Nouveaux poèmes] en 1838, mais il en fut dissuadé par une lettre de Gutzkow du 6 août 1838 l'avertissant qu'il avait déjà offensé le goût du public avec ses poèmes d'amour pour les beautés des rues de Paris, et qu'une nouvelle publication risquerait de lui aliéner le peu d'amis qui lui restaient. Lorsqu'ensuite, Heine reçut une copie de ses poèmes sauvagement mutilés par la censure, il décida de ne pas aller plus loin. Dans le cas du livre sur Börne, *Ludwig Börne, eine Denkschrift* [En mémoire], Hambourg, Hoffmann & Campe, 1839, l'éditeur de Heine, Crampe, qui voulait exacerber la rivalité entre les deux hommes, changea le titre en *Heinrich Heine über Ludwig Börne* [sur, mais qui peut signifier aussi *au-dessus de*], le graphisme de la page de titre montrant la supériorité de Heine. Cette insulte gratuite à l'égard de Börne rendit Heine furieux. [NRL].

Carl Ludwig Börne (1786-1837) à Paris, écrivain, journaliste et critique littéraire allemand, chef de file du mouvement *Jeune-Allemagne*.

essentiel de son activité philosophique et poétique. Cela faisait partie de sa nature que de mener une vie sur une base matérielle relativement large. Nous avons vu que son activité littéraire ne pouvait pas lui offrir cette possibilité. Elle ne le pouvait pas en raison de l'ordre social capitaliste. Le soutien de la famille, très important aux yeux des moralistes petit-bourgeois, était une bagatelle, un pourboire comparé aux capacités financières des millionnaires de Hambourg. Le maximum que Heine ait reçu de sa famille était une rente de 4.800 francs. Ici aussi, il est impossible de raconter dans son ensemble la tragi-comédie ignominieuse de la relation de Heine à sa riche parenté. Heine lui-même a décrit dans un poème le château et le jardin de son oncle, scène de son amour de jeunesse pour les filles de Salomon Heine.

Vermaledeiter Garten! Ach,  
Da gab es nirgends eine Stätte,  
Wo nicht mein Herz gekränket ward,  
Wo nicht mein Aug' geweinet hätte.  
  
Da gab's wahrhaftig keinen Baum,  
Worunter nicht Beleidigungen  
Mir zugefüget worden sind  
Von feinen und von groben Zungen. <sup>2</sup>

L'oncle avait promis à Heine de lui assurer par testament une rente viagère. Lorsque Salomon Heine mourut, cette promesse se révéla fausse, et pendant des années, l'héritier

---

<sup>2</sup> *Affrontenburg*, trad. Joseph Massaad, vers 21-28.

Maudit jardin! Hélas  
Aucun endroit ne s'y trouvait  
Où mon cœur n'y fut pas blessé,  
Où mon œil n'y eut pas pleuré.  
  
Il ne s'y trouvait vraiment aucun arbre  
Au-dessous duquel des injures amères  
Ne furent prononcées contre moi  
Par des langues raffinées ou bien grossières.

refusa tout paiement. Ce n'est qu'après d'effroyables humiliations que Heine obtint « la grâce » de retrouver cette rente et d'assurer à sa femme – après sa mort – la moitié de la rente. Au sujet de cette « réconciliation » avec son cousin Karl Heine, il écrivit dans son testament ce qui suit : « Oui, il (à savoir son cousin, G. L.) montra là à nouveau toute sa noblesse d'âme, tout son amour ; et lorsqu'il me tendit la main en gage de sa promesse solennelle, je la pressai contre mes lèvres, tellement j'étais ému, et tant il ressemblait à cet instant à feu son père, mon pauvre oncle à qui j'ai si souvent baisé la main, comme un enfant, quand il me montrait sa bonté ! » Il y a pour cet acte honteux de « réconciliation » solennelle un commentaire poétique de Heine, dans lequel le nom de Karl Heine n'est pas prononcé :

Herz, mein Herz, ström aus die Fluten  
Deiner Klagen und Beschwerden,  
Doch von *ihm* sei nie die Rede –  
Nicht gedacht soll seiner werden!  
  
Nicht gedacht soll seiner werden,  
Nicht im Liede, nicht im Buche –  
Dunkler Hund im dunkeln Grabe,  
Du verfaulst mit meinem Fluche! <sup>3</sup>

Le prix de cet « générosité familiale » est la destruction des *Mémoires* de Heine. Cette œuvre à laquelle Heine tout au long de sa vie a attaché la plus grande importance a disparu

---

<sup>3</sup> *Nicht gedacht soll seiner werden*, vers 9-16

Cœur ô mon cœur, que se déversent les flots  
De tes plaintes et doléances  
Mais que de *lui*, il ne soit jamais question –  
Que l'on ne pense jamais à lui !  
  
Que l'on ne pense jamais à lui,  
Ni en chanson, ni dans un livre –  
Chien obscur, dans la tombe obscure  
tu te putréfies avec ma malédiction !

parce que la famille avait peur que ne soient dévoilées les vraies conditions de vie du poète.

Wenn ich sterbe, wird die Zunge  
Ausgeschnitten meiner Leiche  
Denn sie fürchten, redend käm ich  
Wieder aus dem Schattenreiche. <sup>4</sup>

Ces conditions de vie de Heine, il faut toujours les garder à l'esprit si l'on veut apprécier correctement sa carrière de publiciste et d'homme politique. Cette carrière est en effet pleine de tentatives de compromis un peu honteux avec les puissances de l'absolutisme féodal allemand, qu'il hait et combat. Le jeune Heine déjà, en tant qu'écrivain célèbre, se porte candidat à un poste de professeur à Munich et fait susurrer au gouvernement par l'éditeur Cotta qu'il n'est pas, dans son cœur, aussi radical qu'il n'y paraît. Avant et après la révolution de 1848, il s'enquiert auprès de gouvernement prussien, par l'intermédiaire de son ami Varnhagen von Ense, <sup>5</sup> pour savoir s'il ne serait pas possible de trouver un quelconque *modus vivendi* entre la Prusse et Heine, etc. L'acceptation d'une subvention du gouvernement Guizot est certes le plus grand scandale public dans la vie de Heine, mais il est loin d'être aussi honteux que ces tentatives manquées de compromis. Lorsque la question de la subvention fut rendue publique en 1848, Heine se recommanda de Marx. Celui-ci ne l'a jamais désavoué publiquement, mais il écrit à cette occasion à Engels : « J'ai maintenant les 3 volumes de Heine à la maison. Il raconte

---

<sup>4</sup> *Wer ein Herz hat*, vers 5-9.

Quand je mourrai, on coupera  
La langue de mon cadavre ;  
Car ils redoutent que je revienne pour parler  
Du royaume des ombres.

<sup>5</sup> Karl August Varnhagen von Ense (1785-1858).

entre autres en détail le mensonge selon lequel moi et d'autres seraient venus le consoler lorsqu'il a été "attaqué" dans la *Augsburger Allgemeinen Zeitung* pour avoir touché des subsides de Louis-Philippe. Le bon Heine oublie à dessein que mon intervention en sa faveur se situe à la fin 1843, et qu'elle ne pouvait donc pas être en relation avec des *facts* [faits] qui ont été révélés *qu'après* la révolution de février 1848. *But let it pass*. [Mais laissons cela] Parce qu'il a des remords de sa conscience, car le vieux singe a une mémoire monstrueuse pour toute ces saletés, il cherche à vous passer la main dans le dos. »<sup>6</sup>

On ne peut pas nier ces ombres qui entachent profondément l'image du personnage de Heine. Mais d'un côté, il faut prendre en considération l'arrière-plan matériel de sa vie pour en avoir une appréciation juste, et d'une autre côté, il faut l'intégrer dans le tableau global de l'activité littéraire de Heine. Il serait naturellement faux de ne rapporter mécaniquement ces hésitations, compromis, corruptions qu'à la seule insécurité de la base matérielle de sa vie. Car il y a une autre question, c'est dans quelle mesure et avec quelle force cette mollesse épicurienne et cette absence de scrupules, le « machiavélisme » personnel de sa conduite de vie s'est développé et élevé à partir de cette base matérielle. Rahel Varnhagen critique avec la plus grande sévérité cette mollesse du jeune Heine : « Vous ne devez pas devenir un Brentano,<sup>7</sup> je ne le supporterais pas ! Heine doit devenir "substantiel", devrait-il recevoir des coups. »<sup>8</sup> Et Engels compare plus tard dans une lettre à Marx le personnage de

---

<sup>6</sup> Lettre de Marx à Engels du 17/01/1855, MEW tome 28, p. 423, correspondance Marx-Engels, Éditions Sociales, tome 4, p. 190.

<sup>7</sup> Clemens Brentano (1778-1842), l'un des premiers poètes romantiques.

<sup>8</sup> *Aus dem Nachlaß Varnhagens von Ense*, Lettre de Varnhagen à son épouse Rahel, née Levin (1771-1833) du 22/07/1823 Leipzig, Brockhaus, 1875, vol 6, p. 48.

Heine à Horace : « Le vieil Horace me rappelle par endroits Heine, qui a beaucoup appris de lui, et qui *politice* [sur le plan politique] était *au fond* aussi canaille que lui. Que l'on pense à ce père tranquille qui défie le *vultus instantis tyranni*<sup>9</sup> et lèche le cul Auguste. Mais à part cela, ce vieux polisson est aussi très aimable. »<sup>10</sup>

Bien évidemment, en dépit de toutes les tentatives publiques grandiloquentes de dénégation, Heine était relativement au clair sur ces faiblesses de son personnage politique. Quand par exemple, il défend le personnage de Voltaire contre les attaques d'Alfieri, on remarque dans le ton que c'est une auto-défense : « Toutefois, on fait tort à Voltaire quand on prétend qu'il n'a pas été aussi enthousiaste que Rousseau ; il fut seulement plus avisé et plus habile. La lourdeur se réfugie toujours dans le stoïcisme, et gronde sourdement à la vue de la souplesse d'autrui. Alfieri reproche à Voltaire d'avoir écrit, en qualité de philosophe, contre les grands, tandis qu'en qualité de chambellan, il portait les flambeaux devant eux. Le sombre Piémontais ne remarquait pas que Voltaire, tandis qu'il portait avec empressement le flambeau devant les grands, mettait en même temps en lumière leurs côtés faibles. »<sup>11</sup> Ce genre de « tactique » ironique, faite de louange apparente et de critique foudroyante, n'est évidemment pas une excuse pour les indécentes politiques grossières dans la vie de Heine. D'un autre côté, il faut toujours garder à l'esprit que malgré ses diverses tentatives de compromis réussies ou ratées, Heine a cependant mené dans l'*orientation de fond* de son activité littéraire, un

---

<sup>9</sup> Horace, Livre III, Ode III. *vultus instantis tyranni* : le visage menaçant du tyran.

<sup>10</sup> Lettre de Engels à Marx du 21 décembre 1866, MEW tome 31, pp. 270-271, correspondance Marx-Engels, Éditions Sociales, tome 8, p. 339-340

<sup>11</sup> Heine, *Allemands et Français*, Paris, Michel Lévy frères, 1872, pp. 163-164.

combat avisé et sans indulgence contre l'absolutisme féodal allemand, que même la « louange » qu'il a souvent accordé à la Monarchie de Juillet a presque toujours été teintée d'une ironie facile à percevoir. Le secrétaire avisé et sans caractère du Prince Metternich, Friedrich Gentz,<sup>12</sup> a toujours bien compris cela aussi et a exercé une pression non-officielle sur Cotta pour qu'il empêche les chroniques de Heine sur la France dans l'*Augsburger Allgemeine Zeitung*. L'activité de publiciste de Heine est une guerre de guérilla constante avec la censure pour atteindre le grand public. Heine dédaigne toujours les petites feuilles de l'émigration diffusées en Allemagne ou en France, il lutte pour toucher un large public et développe un style ironique tout particulier pour faire passer en fraude au travers de la censure sa critique des conditions politiques et sociales. Dans le perfectionnement de cette tactique littéraire, il est aidé par le renforcement croissant, à Paris, de son penchant pour le socialisme et par son indifférence, sous l'influence du saint-simonisme, à l'égard des formes politiques bourgeoises de gouvernement. À son ami Laube,<sup>13</sup> il donne par lettre le conseil suivant : « Sur les questions politiques, vous pouvez faire autant de concessions que vous voulez, car les formes d'État et de gouvernement ne sont que des moyens ; monarchie ou république, institutions démocratiques ou aristocratiques sont équivalentes, tant que la lutte pour les principes premiers de vie, pour l'idée de vie même n'est pas encore tranchée... En séparant ainsi la question, on peut également apaiser les scrupules de la censure ; car on ne peut pas refuser une discussion sur le principe et la morale religieuse sans annuler

---

<sup>12</sup> Friedrich von Gentz (1764-1832), écrivain et homme politique allemand. Philosophe et disciple de Kant, il fut également journaliste et diplomate, notamment auprès de Metternich

<sup>13</sup> Heinrich Rudolf Constanz **Laube** (1806-1884), écrivain, dramaturge et metteur en scène allemand

dans sa totalité la liberté *protestante* de penser et de juger ; C'est là qu'on obtient l'assentiment des philistins... vous me comprenez. »<sup>14</sup> La lettre ultérieure de Heine à Laube monte clairement combien peu il entend par là un véritable compromis politique : « Nous devons nous harmoniser avec les *Hallische Jahrbücher*<sup>15</sup> et la *Rheinische Zeitung*,<sup>16</sup> nous ne devons jamais dissimuler nos sympathies politiques et nos antipathies sociales. »<sup>17</sup>

Dans le jugement porté sur la ligne générale de son activité de publiciste, la constatation des hésitations et des compromis de Heine ne doit donc pas conduire à des concessions aux critiques petit-bourgeois contemporains. Ceux-ci reprochaient à Heine son « indifférentisme », voire même sa défection du mouvement libéral, son monarchisme etc. Il y a évidemment dans les écrits de Heine d'innombrables passages qui, cités isolément, peuvent justifier de telles accusations. Mais si on les lit dans leur contexte, on voit le plus souvent qu'ils sont pour une part de caractère ironique, pour une part des expressions de la tactique politique de Heine (qui certes est aussi une « tactique privée » souvent équivoque). À Paris, Heine se réclame toujours du monarchisme, de la monarchie de Juillet. Mais les réactionnaires intelligents ont toujours

---

<sup>14</sup> Lettre à Heinrich Laube du 23 novembre 1835, in *Heine Säkularausgabe* (HSA), Berlin et Paris, 1970, vol. 21, p. 125.

<sup>15</sup> *Hallische Jahrbücher für deutsche Wissenschaft und Kunst* [Annales du pays de Halle pour la science allemande et l'art] périodique jeune-hégélien fondé par Arnold Ruge (1802-1880) et Theodor Echtermeyer (1805-1844) et qui parut de 1838 à 1843. Il prit en 1841 le titre de *Deutsche Jahrbücher*.

<sup>16</sup> *Rheinische Zeitung* [Gazette Rhénane], journal allemand créé en janvier 1842 à Cologne et publié jusqu'en avril 1843. Karl Marx en fut le rédacteur en chef d'octobre 1842 jusqu'à peu avant sa fermeture.

<sup>17</sup> Lettre à Heinrich Laube du 7 novembre 1842, in HSA, op. cit., vol. 22, p. 36.

mieux que les républicains petits-bourgeois bornés apprécié ces « professions de foi » à leur juste valeur. C'est ainsi que Friedrich Gentz écrit dans sa lettre déjà mentionnée à Cotta sur les chroniques journalistiques de Heine sur Paris : « De la spiritualité et de la noblesse, on n'en veut plus depuis longtemps, ils sont rejetés : *resquiescat in pace* ! Mais quand des gens comme Périer et ses partisans, c'est-à-dire des employés, des banquiers, des grands propriétaires et des boutiquiers sont encore plus exécrés que les anciens princes, comtes et barons, qui doit alors finalement gouverner les États ? »<sup>18</sup> Et c'est pour ces raisons qu'il engage Cotta à supprimer les chroniques de l'« infâme aventurier ». En dépit de toutes ses manœuvres ironiques et tactiques, Heine a pu donc se considérer comme un bon soldat de la grande lutte de libération.

Der Schafpelz, den ich umgehängt  
Zuweilen, um mich zu wärmen,  
Glaubt mir's, er brachte mich nie dahin,  
Für das Glück der Schafe zu schwärmen.

Ich bin kein Schaf, ich bin kein Hund,  
Kein Hofrat und kein Schellfisch –  
Ich bin ein Wolf geblieben, mein Herz  
Und meine Zähne sind wölfisch.<sup>19</sup>

---

<sup>18</sup> Lettre du 21 avril 1832. Voir la discussion dans Heine, *Briefe*, Mayence, F. Hirt, 1950, vol. 5 p. 53.

<sup>19</sup> Heine, *Deutschland, ein Wintermärchen* [Allemagne, un conte d'hiver], chap. 12, vers 41-50, Stuttgart, Reclam, 1979, p. 35

La peau de mouton dont je me ceins  
Parfois pour me tenir chaud,  
Croyez-moi, elle ne m'a jamais conduit  
Jusqu'à m'exalter pour le bonheur des moutons.

Mais l'attitude tactique-ironique de Heine à l'égard de nombreuses questions politiques d'actualité a en même temps une cause objective essentielle qui est très étroitement liée à ses qualités les plus grandes. La vie de Heine offre à l'observateur quelque peu attentif un paradoxe remarquable : Heine est indubitablement l'écrivain allemand de son temps le plus populaire et le plus lu, et on voit pourtant, quand on lit ses confessions intimes, qu'il a passé presque toute sa vie dans un isolement et une solitude horribles. La plupart de ses amitiés (Varnhagen von Ense, Immermann,<sup>20</sup> Laube, Meissner<sup>21</sup> etc.) n'ont pu en général être conservées que sur la base d'une diplomatie très prudente de la part de Heine. La source de cette solitude et de la diplomatie qui en était la conséquence nécessaire ne se trouve pas dans une quelconque particularité psychologique personnelle de Heine, elle ne réside pas en particulier dans la judaïté de Heine, sur laquelle ses critiques antisémites et ses défenseurs sionistes mettent toujours un fort accent. Nous croyons, à l'encontre de ces deux orientations, que Heine en tant que poète est lié au plus profond à l'évolution de l'Allemagne, que son isolement n'a rien à voir avec son origine juive, puisque le problème de l'isolement n'apparaît en réalité pas, ni dans la vie de Börne, ni dans celle de Marx. La raison réside en effet en ce que Börne était intimement lié au mouvement de la petite bourgeoisie radicale allemande, Marx avec le prolétariat allemand, de sorte que les deux, de manière différente, ont partagé la vie et l'évolution d'une classe sociale. Heine quant à lui n'était lié à aucune classe

---

Je ne suis pas un mouton, je ne suis pas un chien,  
Pas un conseiller de cour et pas un aigrefin –  
Je suis resté un loup, mon cœur  
Et mes dents sont ceux d'un loup.

<sup>20</sup> Karl **Immermann** (1796-1840), poète, romancier et magistrat allemand.

<sup>21</sup> Alfred **Meißner**, (1822-1885), écrivain autrichien de Bohême.

sociale, à aucun parti politique allemand. Son évolution l'a conduit bien au-delà de l'horizon de la petite bourgeoisie radicale, elle l'a conduit à une compréhension relativement élevée de la mission historique et du rôle historique du prolétariat, sans cependant lui permettre une adhésion au prolétariat révolutionnaire. Heine est donc resté tout au long de sa vie dans une position hésitante entre démocratie bourgeoise et démocratie prolétarienne. Même s'il a très tôt reconnu que les luttes de partis et les luttes de classes qui leur sont sous-jacentes avaient atteint une importance dépassant les antagonismes nationaux, il n'a jamais pu adhérer complètement et sans réserves à une classe, à un parti. En tant qu'intellectuel bourgeois, s'est souvent beaucoup prévalu de cette indépendance, de cette position au-dessus des partis. Il relate par exemple avec une vantardise ironique une conversation avec sa mère :

Die Mutter aber fing wieder an  
Zu fragen sehr vergnüglich,  
Nach tausend Dingen, mitunter sogar  
Nach Dingen, die sehr anzüglich.  
»Mein liebes Kind! Wie denkst du jetzt?  
Treibst du noch immer aus Neigung  
Die Politik? Zu welcher Partei  
Gehörst du mit Überzeugung?«  
»Die Apfelsinen, lieb Mütterlein,  
Sind gut, und mit wahrem Vergnügen  
Verschlucke ich den süßen Saft,  
Und ich lasse die Schalen liegen.«<sup>22</sup>

---

<sup>22</sup> *Deutschland, ein Wintermärchen*, chap. XX, vers 45-56, op.cit. p. 54.

Mais la maman recommença  
À s'enquérir très plaisamment  
De mille choses et même parmi elles  
De choses qui sont très embarrassantes.

Mais dans les rudes querelles littéraires et politiques dont la vie de Heine a été remplie, il lui était cependant impossible de conserver cette « *splendid isolation* » ; il avait besoin de compagnons et d'alliés. Et là où il pouvait trouver un tant soit peu un accord sur les conceptions politiques, philosophiques et littéraires, Heine s'accrochait convulsivement à cette communauté d'idées et s'efforçait aussi longtemps que possible de faire abstraction des divergences existantes dont il était toujours conscient. Ce n'est que de temps en temps qu'il apparaissait que la communauté d'idée reposait objectivement sur des pieds d'argile. C'est ainsi que Wienbarg<sup>23</sup> relate une conversation avec Heine au cours de laquelle il demande si Heine tient vraiment Immermann pour un grand poète. Au début, Heine loue Immermann ; « Après un bref silence, il s'arrêta et ajouta : "Et puis, que voulez-vous, c'est si terrible d'être tout seul !" »<sup>24</sup> Il en était de même pour toutes les amitiés de Heine.

Intellectuellement, Heine est allé bien au-delà de la démocratie bourgeoise, comme personne en dehors de lui en Allemagne avant Marx, il a reconnu le rôle et l'importance du prolétariat, mais il n'est cependant jamais devenu un révolutionnaire prolétarien : c'est là la véritable clef de sa

---

« Mon cher enfant ! Comment penses-tu maintenant,  
Fais-tu toujours, par inclination,  
De la politique ? À quel parti  
Appartiens-tu par conviction ?

Les oranges, ma chère petite maman,  
Sont bonnes, et c'est avec un vrai plaisir,  
Que j'avale leur jus sucré,  
Et je laisse de côté les épiluchures. »

<sup>23</sup> Ludolf Wienbarg (1802-1872), auteur et journaliste allemand considéré comme théoricien du mouvement littéraire de la *Jeune Allemagne*.

<sup>24</sup> *Begegnungen mit Heine*, Hambourg, Werner, 1973, vol. I, p. 110

solitude, c'est aussi une raison pour laquelle, en tant que révolutionnaire solitaire, ne comptant que sur lui-même, qui, dans son combat contre l'État et la société bourgeoise, ne pouvait s'appuyer sur aucune classe sociale, sur aucun parti, il a dû se livrer à tant d'hésitations, à tant de compromis odieux. Mais malgré tout cela, Heine est pourtant resté fidèle à l'orientation fondamentale de sa vie. Dans un poème tardif, il a eu le droit de dire de lui-même :

Verlorener Posten in dem Freiheitskriege,  
Hielt ich seit dreißig Jahren treulich aus.  
Ich kämpfe ohne Hoffnung, daß ich siege,  
Ich wußte, nie komm ich gesund nach Haus.<sup>25</sup>

## II.

Le profil de Heine est donc déterminé par sa position de révolutionnaire allemand de l'époque d'avant 1848. La Révolution de juillet et l'émigration vers Paris font de lui un publiciste révolutionnaire d'envergure européenne et d'importance européenne. La pensée franco-allemande de l'aile la plus à gauche des révolutionnaires des années 1840 trouve très tôt un précurseur dans les écrits poétiques et publicistes de Heine. Mais le caractère européen, franco-allemand de ses écrits publicistes ne supprime pas l'importance cruciale de la préparation idéologique de la révolution allemande pour l'activité de Heine. Bien au contraire, la prise en compte croissante, de plus en plus approfondie, de la structure de la société en classes sociales et du rôle du prolétariat dans la révolution fait de Heine un révolutionnaire allemand plus clair et plus résolu. Certes,

---

<sup>25</sup> *Romanzero*, chap. XX, *Enfant perdu*, vers 1-4.

Les causes perdues dans la guerre de libération  
Je les ai soutenues fidèlement depuis trente ans.  
Je lutte sans espoir de vaincre,  
Je savais que jamais je ne rentrerais sain et sauf à la maison.

comme nous allons le voir à l'instant, cet approfondissement de ses vues signifient en même temps un approfondissement de ces contradictions qui déchirent sa pensée et sa vie en d'insolubles dissonances.

Dans les *Annales franco-allemandes* – écrite à l'époque de l'amitié personnelle intime entre Marx et Heine – Marx donne une analyse d'une profondeur peu commune de la situation allemande qui est susceptible d'éclairer aussi la méthode de l'activité publiciste de Heine et ses contradictions. Marx part de l'arriération économique et politique de l'Allemagne, mais il considère cette arriération dans le contexte international global de la révolution à venir. L'Allemagne est au seuil d'une révolution bourgeoise à une époque où, dans les pays plus développés, en France et en Angleterre, la lutte de classes entre la bourgeoisie et le prolétariat est déjà devenue la question cruciale de l'évolution sociale. Selon le mot de Marx, la situation allemande est donc un *Anachronisme*. « Même la négation, le refus de notre situation politique actuelle est déjà une poussiéreuse affaire rangée dans le débarras historique des peuples modernes... Si je nie la situation de l'Allemagne en 1843, je me trouve, dans le calendrier français, à peine en 1789, et bien moins encore au cœur de la brûlante actualité. »<sup>26</sup> Cette conception profonde de la situation nationale et internationale de l'Allemagne conduit Marx, dans son évolution ultérieure, très rapidement au *Manifeste Communiste*, à la reconnaissance du rôle révolutionnaire dirigeant du prolétariat dans la révolution bourgeoise, à la perspective du prolongement révolutionnaire de la révolution bourgeoise par la révolution prolétarienne. Et à partir de ce

---

<sup>26</sup> *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, in *Critique du droit politique hégélien*, trad. A. Baraquin, Paris, Éditions Sociales, 1975, pp. 198-199.

point de vue, Marx fixe les tâches du publiciste révolutionnaire en ce qui concerne l'Allemagne. Il place au cœur de cette lutte la critique de l'idéologie, et en particulier la critique de la philosophie allemande, et justifie ainsi *a posteriori* l'activité publiciste de Heine dans les années 1830. « De même que les peuples de l'antiquité ont vécu leur préhistoire en imagination dans la *mythologie*, de même nous autres Allemands avons vécu notre histoire à venir en pensée, dans la *philosophie*. Nous sommes *sur le plan philosophique* les contemporains de l'actualité, sans en être *historiquement* les contemporains. La philosophie allemande est le *prolongement idéal* de l'histoire allemande. Donc, si au lieu des **œuvres incomplètes** de notre histoire réelle, nous faisons la critique des **œuvres posthumes** de notre histoire idéale, c'est-à-dire de la *philosophie*, notre critique se trouvera au centre des problèmes dont l'actualité dit : *that is the question*. »<sup>27</sup>

Les contradictions de la situation allemande et les tâches contradictoires qui en découlent ont certainement déterminé l'activité publiciste de Heine bien avant qu'il ne fasse la connaissance de Marx. L'activité de publiciste politique de Heine se déroule suivant deux lignes. D'un côté, elle est une description et une critique de l'évolution sociale, politique et culturelle de la France sous la monarchie de Juillet, et en cela, la lutte de classe du prolétariat contre la bourgeoisie constitue de plus en plus pour Heine le centre de son intérêt. De l'autre côté, la description et la critique grandiose et populaire que fait Heine de l'évolution de la philosophie idéaliste allemande ainsi que de la poésie classique et romantique allemande constitue une mise en évidence de leur importance politique et idéologique dans l'histoire

---

<sup>27</sup> Ibidem p. 203.

universelle ; la « divulgation du secret d'école »<sup>28</sup> de la philosophie hégélienne, comme le dit lui-même Heine. Et le fin mot politique de cette histoire populaire de l'idéologie est, pour Heine, que le cycle philosophique s'achève avec la philosophie hégélienne, que l'Allemagne a réalisé les conditions idéelles préalables à la révolution, qu'en Allemagne, le passage de la philosophie à l'action, à la révolution pratique, à la destruction de l'absolutisme féodal putréfié, est à l'ordre du jour.

L'activité publiciste de Heine exprime donc les mêmes contradictions de l'Allemagne que Marx a formulées sous une forme théorique achevée et dont il a fait la base de sa tactique révolutionnaire. La différence réside « seulement » en ce que Marx voit bien le rapport dialectique entre toutes ces contradictions, qu'il a identifié dans les contradictions mêmes le moteur objectif du mouvement révolutionnaire, tandis que Heine en est resté à la constatation des contradictions et il a été, impuissant dans son génie, ballotté d'un extrême à l'autre. Heine voit clairement la nécessité du soulèvement prolétarien à venir. Il voit dans le passage du monde au capitalisme, dans la croissance et le renforcement du prolétariat, un événement international nécessaire. Il voit également la différence infinie de développement entre l'Allemagne et la France-Angleterre, mais il n'est pas en mesure de tirer de ces connaissances des conséquences concrètes et réelles pour la perspective de la révolution allemande. Et l'on voit également cette incertitude dans la manière dont il envisage la perspective de l'évolution en France. Il est aujourd'hui très facile et trop simple de mépriser dédaigneusement l'« inexpérience politique » du poète Heine. Mais si nous considérons l'activité publiciste

---

<sup>28</sup> *Geständnisse* [Confessions] in *Sämtliche Werke*, Hambourg, Hoffmann & Campe, 1887, tome 8, p. 113.

politique en Allemagne dans les années 1840, après l'entrée en scène de Marx et Engels (sans même du tout parler des années 1830), nous ne trouvons pas un seul publiciste qui se soit élevé à ce niveau contradictoire de Heine. Les radicaux allemands sont soit des révolutionnaires vulgaires, politiquement bornés, pour lesquels la destruction de l'absolutisme des petits États recouvre totalement toutes les questions sociales (du genre de Heinzen)<sup>29</sup>, ou bien ce sont de vagues utopistes, idéalistes, réactionnaires, pour lesquels toutes les tâches concrètes pour balayer par la révolution les résidus féodaux disparaissent derrière le rêve d'une révolution « purement socialiste » (« les vrais socialistes »). Par rapport à ces deux orientations, l'activité publiciste de Heine se situe à une hauteur extraordinaire ; Heine est plus proche du point de vue de Marx et d'Engels qu'aucun autre contemporain, à l'exception d'un tout petit nombre de membres conscients de la ligue des communistes.

L'enthousiasme pour la Révolution française est pour Heine une expérience de jeunesse décisive. Dans le fragment conservé de ses mémoires, il parle des deux passions auxquelles toute sa vie a été consacrée : « ...l'amour pour les belles femmes et l'amour pour la Révolution française, la *furor francese* moderne, dont j'ai moi aussi été saisi dans la lutte contre les lansquenets du Moyen-âge. »<sup>30</sup> Chez Heine le rhénan, qui a vécu son enfance dans le Düsseldorf napoléonien, cet enthousiasme pour la Révolution française est très fortement confondu, particulièrement au début, avec l'enthousiasme pour Napoléon. Aussi Rahel Varnhagen critique-t-elle certains passages des *Reisebilder*<sup>31</sup> comme bonapartistes. Mais bientôt, sous l'influence des combats

---

<sup>29</sup> Karl Peter Heinzen (1809-1880)

<sup>30</sup> *Memoiren, Aus dem Nachlaß* in HSA, op. cit., vol. 12, p. 182

<sup>31</sup> *Reisebilder* [Tableaux de voyage] Hambourg, Hoffmann & Campe, 1826-31.

publicistes en Allemagne avant la Révolution de Juillet, les conceptions de Heine se développent, certes avec des hésitations, de plus en plus clairement en direction de la révolution. Avant même l'émigration vers Paris, Heine déclare encore qu'il ne vénère Napoléon que jusqu'à Brumaire, ce qui veut dire qu'il ne l'approuve que comme exécuteur testamentaire de la Révolution française. Et chez Heine, l'aspect révolutionnaire prend de plus en plus une tonalité plébéienne. Dès son drame de jeunesse *Ratcliff*<sup>32</sup> surgit, même si c'est de façon confuse et épisodique, la « question de l'estomac » qui deviendra plus tard décisive pour la conception du monde de Heine. Et quand, juste avant son émigration vers Paris, il salue avec enthousiasme la Révolution de juillet, il le fait avec l'exclamation certes pleine d'illusions, qu'il place dans la bouche d'un pêcheur d'Heligoland : « les pauvres gens ont vaincu. »<sup>33</sup>

Certes, alors déjà, Heine ne partage pas complètement les illusions du pêcheur d'Heligoland. Il tient encore assurément pour tactiquement juste, tout particulièrement en Allemagne, de concentrer le combat révolutionnaire exclusivement sur la destruction des résidus féodaux. Mais il sait déjà que la révolution doit dépasser ce cadre et en lui-même, il approuve avec enthousiasme ce dépassement. Avant son départ pour Paris, il écrit à Varnhagen sur son dernier volume édité en Allemagne des *Reisebilder* : « C'est intentionnellement que le livre est unilatéral comme cela. Je sais très bien que la révolution concerne tous les intérêts sociaux, et que la noblesse et l'Église ne sont pas ses seuls ennemis. Mais, pour des raisons d'intelligibilité, je les ai décrits comme les

---

<sup>32</sup> *William Ratcliff*, in *Tragödien, nebst einem lyrischen Intermezzo*, Berlin, F. Dümmler, 1823.

<sup>33</sup> Lettre d'Heligoland du 10/08/1830, in *Über Ludwig Börne*, Hoffmann & Campe, 1840, p. 127.

seuls ennemis alliés, afin que la lutte se consolide. Moi-même, je hais encore bien plus l'aristocratie bourgeoise. »<sup>34</sup>

Les tendances anticapitalistes de Heine qui se manifestaient déjà fortement pendant son séjour en Angleterre avant la Révolution de juillet se consolident et vont être généralisées par les observations faites dans le Paris de la monarchie de Juillet. Heine voit toujours plus clairement comment, dans toutes les révolutions jusque-là, le prolétariat, les plébéiens, le peuple, n'ont été que de la chair à canon pour des intérêts de classe qui leur sont étrangers, pour la bourgeoisie. Neuf ans après la Révolution de juillet, Heine commente de la manière suivante le passage sur la victoire des pauvres gens : « C'est une histoire déjà ancienne. Ce n'est pas pour lui-même, depuis des temps immémoriaux, ce n'est pas pour lui-même que le peuple a versé son sang et a souffert, mais pour d'autres. En juillet 1830, il a remporté ma victoire pour cette bourgeoisie qui ne vaut pas plus que cette noblesse dont elle a pris la place, avec le même égoïsme... Le peuple n'a rien gagné par sa victoire, si ce n'est des remords et une plus grande misère. Mais soyez convaincus que si le tocsin sonne à nouveau et que le peuple prend les fusils, cette fois ci, il combattra pour lui-même et réclamera son dû bien mérité. »<sup>35</sup>

La France de l'*enrichissez-vous* fournit à l'ironie haineuse de Heine un champ d'action infiniment vaste. Non seulement il observe et tourne en dérision la corruption générale de la monarchie de Juillet, mais il démasque en même temps l'esprit boutiquier mesquin du capitalisme français qui subordonne tous les intérêts supérieurs de la nation aux intérêts boursiers d'une aristocratie bourgeoise. « Casimir Périer a abaissé la France pour relever les cours de la

---

<sup>34</sup> Lettre à Varnhagen von Ense du 19/11/1830, HSA, op. cit., vol. 20 p. 422.

<sup>35</sup> In *Ludwig Börne, eine Denkschrift*, op. cit., p. 144-145.

bourse. »<sup>36</sup> Il observe, tout comme Balzac à la même époque, la soumission croissante de la littérature et de la presse au capital, et sa corruption croissante du fait de cette subordination. Il observe et ironise sans cesse la dépravation de l'amour sous le capitalisme sous ses diverses formes de prostitution légale et illégale. Il observe comment les combattants d'autrefois sont peu à peu engloutis par la marée noire du capitalisme, comment par exemple des Saint-Simoniens autrefois poursuivis, et qui ont souffert courageusement sont devenus des spéculateurs capitalistes. Il décrit ironiquement la bourse de Paris « bâti dans le style grec le plus noble et consacré à cet ignoble trafic des fonds publics ». Napoléon l'a fait bâtir, en même temps qu'un temple de la Gloire dans le même style. « Hélas le temple de la Gloire n'a pas été achevé... mais la Bourse est terminée et brille de son éclat le plus complet, et c'est sans doute son influence qui a fait que son noble rival, le temple de la Gloire, reste encore inachevé... »<sup>37</sup>

Comme la plupart de ses grands contemporains, comme les poètes importants de la période suivant la Révolution française, le poète Heine hait le capitalisme surtout parce qu'il anéantit radicalement ou salit tout héroïsme, toute grandeur humaine véritable. Il renvoie le déclin de la tragédie à la domination de la bourgeoisie : « On doit en effet ce rapetissement de toute grandeur et l'anéantissement radical de l'héroïsme tout particulièrement à cette bourgeoisie, à cette classe sociale qui, ici en France, est parvenue au pouvoir par la chute de l'aristocratie héréditaire, et a assuré dans tous les domaines de la vie la victoire de ses idées boutiquières étroites et simplistes. Cela ne durera pas

---

<sup>36</sup> In *De la France*, Paris, Michel Lévy, 1872, p. 169.

<sup>37</sup> Ibidem p. 172.

Le *Temple de la gloire* devint l'Église de la Madeleine, achevée en 1842.

longtemps avant que dans ce pays, toutes les idées et sentiments héroïques, s'ils ne s'éteignent pas complètement, tout au moins de deviennent risibles... Les hommes des idées qui, au 18<sup>ème</sup> siècle, ont si infatigablement préparé la révolution rougirait de honte s'ils voyaient pour quels gens ils ont travaillé. »<sup>38</sup>

L'enthousiasme de Heine pour Napoléon qui, comme nous l'avons vu, a connu de sévères restrictions avec sa maturation politique, est resté cependant vivace en lui comme opposition à la bassesse mesquine de l'époque contemporaine louis-philipparde, comme glorification de cette période héroïque de l'évolution bourgeoise qui commence avec la renaissance et atteint son apogée avec la Révolution française. Et Heine, justement dans sa période ultérieure, politiquement plus mûre, souligne l'importance de Napoléon pour l'évolution de l'Allemagne et de l'Europe. Il met en avant que sans la Révolution française et Napoléon, la philosophie classique allemande aurait été étouffée dans l'œuf par les petits despotes réactionnaires. Il met l'accent sur le fait que Napoléon et les français à Waterloo n'ont pas combattu seulement pour leur propre patrie, mais que Napoléon et Wellington se sont affrontés comme porte-drapeaux de la démocratie et de la réaction aristocratique.

La haine de Heine à l'encontre du capitalisme, de la destruction de la culture et de la grandeur humaine, n'est cependant pas romantique. À la misère du monde capitaliste, Heine oppose toujours le grand élan révolutionnaire de la période héroïque de la bourgeoisie et la perspective de la grandeur héroïque de la révolution à venir, et pas l'idylle moisie des états précapitalistes primitifs. Dès les *Reisebilder*,

---

<sup>38</sup> Quatrième lettre à August Lewald, des environs de Paris, Mai 1837, *Sämtliche Werke*, vol. 5, p. 435.

Johann Karl August Lewald (1792-1871) écrivain et publiciste allemand.

il parle du bonheur tranquille du Moyen-âge, et de l'essor important de l'art au Moyen-âge, mais, dit-il, l'esprit a inexorablement franchi ce stade. On peut soulever la question de savoir s'il y a aujourd'hui plus de bonheur qu'auparavant, et il n'est pas facile de répondre oui à cette question ; « mais nous devons aussi faire l'aveu que le bonheur dû au mensonge n'est pas un bonheur véritable, et que, dans les moments d'un état d'esprit plus libre et plus divin, où l'homme possède toute sa dignité intellectuelle, il peut jouir d'une plus grande somme de bonheur qu'il ne pouvait éprouver pendant les longues années où il a végété dans l'humble et abrutissante foi du charbonnier. »<sup>39</sup> Heine a posé plus tard cette question d'une manière beaucoup plus matérialiste. Heine comprend comment le développement de l'industrie sape les bases du féodalisme et de son idéologie, en particulier la religion, et approuve inconditionnellement cette évolution, en dépit de toute critique acerbe du capitalisme. Il désigne même une fois les Rothschild comme les plus grands promoteurs de la révolution. « Je vois en Rothschild l'un des plus grands révolutionnaires qui ont fondé la démocratie moderne. Richelieu, Robespierre et Rothschild sont pour moi trois noms de terroristes, et ils représentent l'anéantissement graduel de la vieille aristocratie. Richelieu, Robespierre et Rothschild sont les trois plus effroyables niveleurs d'Europe. »<sup>40</sup>

La critique de Heine envers la société capitaliste et sa culture se transforme de plus en plus en certitude que les jours de cette société sont comptés. « La société de la nouvelle bourgeoisie, dans le vertige des plaisirs, veut en hâte vider la dernière coupe, comme la vieille noblesse d'avant 1789 – car elle entend déjà dans le corridor les pas marmoréens des

---

<sup>39</sup> In *Tableaux de voyage*, Paris, Michel Lévy Frères, 1856, pp. 102-103.

<sup>40</sup> In *Ludwig Börne*, op. cit., p. 57-58.

nouveaux dieux qui sans frapper vont entrer dans la salle du festin et renverser les tables. » La haine et le mépris de Heine envers la bourgeoisie sont si grands qu'il sous-estime la capacité de résistance de la bourgeoisie dans le cas d'une révolution prolétarienne. « La bourgeoisie fera peut-être encore bien moins de résistance que n'en fit dans un cas pareil l'ancienne aristocratie ; même dans sa faiblesse la plus pitoyable, dans son énervement par l'immoralité, dans sa dégénération par la courtisanerie, l'ancienne noblesse resta encore animée d'un certain point d'honneur inconnu à notre bourgeoisie, qui est devenue florissante par l'industrie, mais qui périra également par elle. »<sup>41</sup> À la bourgeoisie, pense Heine, il manque la foi en son droit, il lui manque la considération d'elle-même : sa société devrait s'effondrer facilement.

Cette sous-estimation de la difficulté à abattre la bourgeoisie, Heine la puise nous seulement dans son mépris parfaitement justifié de ces représentants de la bourgeoisie qu'il a pu observer de très près, mais aussi de son admiration pour les quelques vrais héros de cette période, pour les révolutionnaires démocrates plébéiens et prolétariens. La défense du cloître Saint-Merri<sup>42</sup> est aux yeux de Heine la seule action héroïque véritable de son époque ; plus tard, il s'enthousiasmera de même pour le soulèvement héroïque des

---

<sup>41</sup> *Lutèce*, Paris, Michel Lévy, 1855, p. 150.

<sup>42</sup> Les 5 et 6 juin 1832, pendant les funérailles du populaire général Lamarque, une révolte éclata contre le régime de Louis-Philippe. Selon Heine, quelques républicains se défendirent avec courage et furent tués par la Garde Nationale ; d'autres se réfugièrent dans l'église de Saint-Merri, et se suicidèrent plutôt que de se rendre. Voir *de la France*, op. cit., p. 212-221. Lukács fait souvent mention de cet épisode qui est aussi décrit dans *Les secrets de la Princesse de Cadignan*, de Balzac. (Paris Folio Gallimard, 1981) Le personnage de Balzac Michel Chrestien, qui mourut pendant le siège, lui semble être le vrai modèle de l'héroïsme civique.  
[NRL]

tisserands de Silésie,<sup>43</sup> et encore à l'époque de sa plus grande déception sur la révolution de février, il souligne à maintes reprises l'héroïsme des ouvriers. Il voit dans ces héros les dignes successeurs des grandes figures de la période héroïque.

Cependant, l'instinct historique sain, la sensibilité poétique, suscitent en lui des réserves à l'égard des tentatives des révolutionnaires démocrates bourgeois de renouveler dans le présent la période héroïque de la Convention. Il ressent, plus qu'il ne peut le prouver, que les jacobins de la monarchie de juillet sont les « plagiaires du passé ». Il entend au début des années 1830 un discours du grand révolutionnaire Blanqui, il est totalement d'accord avec son contenu, mais il résume pourtant ses impressions ainsi : « La réunion avait l'odeur d'un vieil exemplaire relu, gras et usé du *Moniteur* de 1793. »<sup>44</sup>

Pour l'Allemagne aussi, Heine nourrit une défiance et un mépris à l'encontre des imitateurs du jacobinisme. Certes, politiquement, son opposition à Börne se rapporte essentiellement au fait que Heine avait une conception de la révolution plus large et plus profonde que celle de Börne, limitée par un jacobinisme étroit. Mais en même temps, Heine sait que *le Moniteur* de 1793 qu'il raille à Paris est en Allemagne un étendard de la révolution ; « C'est un livre de magie... il renferme... des paroles avec lesquelles on peut réveiller les morts dans les tombeaux et envoyer les vivants dans les ténèbres de la mort, paroles qui métamorphosent en géants les nains et à l'aide desquelles on écrase les géants,

---

<sup>43</sup> En juin 1844. Voir le poème de Heine *Die Schlesischen Weber* [Les tisserands de Silésie] in *Anthologie Bilingue de la poésie allemande*, trad. J.P. Lefebvre, Paris, nrf/la Pléiade, pp. 698-699.

<sup>44</sup> *De la France*, op. cit., pp. 58-59.

paroles qui peuvent abattre votre puissance d'un seul coup, comme la hache abat une tête de roi. »<sup>45</sup>

De même, il comprend le caractère national de la révolution allemande à venir, là encore plus en évoluant instinctivement entre les contradictions qu'en les reliant entre elles dans une unité dynamique. Il raille infatigablement le romantisme de Barberousse, les rêves romantiques d'une rénovation de la vieille Allemagne et les couleurs noir rouge or. Mais dans la préface au *Wintermärchen*, où sa dérision est la plus amère et la plus globale, il écrit sur cette question : « Je respecterai et honorerai vos couleurs quand elles le mériteront, quand elles auront cessé d'être un jeu d'oisiveté et de servilité. Plantez le drapeau noir rouge or était bien haut sur la pensée allemande, faites en l'étendard de l'humanité libre, et je lui offrirais, du fond du cœur, le meilleur de mon sang. »<sup>46</sup> Il explique aux allemands qu'ils ne pourront regagner l'Alsace-Lorraine que lorsqu'ils pourront, par une révolution allemande, offrir aux alsaciens une plus grande liberté que celle que leur offre la France. On voit cette conception plus large et plus profonde du contenu de la révolution allemande sur toutes les questions où Heine est en opposition à Börne et aux autres démocrates vulgaires bornés. Heine comprend que la question cruciale de la révolution allemande est la construction de l'unité nationale. Il raille, tout comme Börne, la servilité des prétendues « guerres de libération », mais il voit que les représentants du nationalisme allemand ont dû dans la période de la restauration se rallier par une certaine nécessité politique au mouvement libéral, et ne se séparer des progressistes qu'au cours d'une lente évolution, par suite de la différenciation due aux défaites. « Oui, dans l'armée des révolutionnaires allemands, cela grouillait d'anciens

---

<sup>45</sup> Ibidem pp. 19-20.

<sup>46</sup> *Deutschland, ein Wintermärchen*, op. cit., p. 4.

militants de la germanicité, qui répétaient en balbutiant, les lèvres amères, les paroles modernes, et même chantaient *La Marseillaise*... Il fallait pourtant un combat commun pour un intérêt commun, pour l'unité de l'Allemagne... Notre défaite est peut-être une chance... »<sup>47</sup> C'est pourquoi Börne, d'un simple point de vue moral, qualifie Menzel de renégat, tandis que Heine, qui voue littérairement Menzel<sup>48</sup> aux gémonies avec une dérision pas moins foudroyante, voit également ce mouvement social politique dont ces renégats sont le produit. L'attitude de Heine à l'égard de la république – abstraction faite maintenant de son monarchisme tactique public ou privé – contient toute une série de contradictions. Mais une partie des contradictions décisives réside cependant dans la chose elle-même. Résumant les enseignements de la Révolution de 1848, Marx dit plus tard que « *la République n'est, d'une façon générale, que la forme de transformation politique de la société bourgeoise et non pas sa forme de conservation*, comme c'est le cas, par exemple, aux États-Unis d'Amérique du Nord. »<sup>49</sup> Heine sent que la position de la bourgeoisie à l'égard de la république est indépendante de la nature abstraite de la forme d'État républicain. « Oui, d'une république dans l'ancien genre, même d'un peu de terrorisme à la Robespierre, la bourgeoisie française n'aurait pas grand' peur, elle se réconcilierait aisément avec cette forme de gouvernement, et elle monterait paisiblement la garde pour défendre les Tuileries, n'importe qu'un Louis-Philippe ou qu'un comité du salut public y eut sa résidence ; car la bourgeoisie veut avant tout l'ordre et la protection des

---

<sup>47</sup> In *Ludwig Börne*, op. cit., p. 230.

<sup>48</sup> Wolfgang Menzel (1798-1873), critique littéraire, écrivain et personnalité politique allemande. Nationaliste et réactionnaire après la révolution de 1848, il fut l'un des principaux adversaires de la Jeune-Allemagne.

<sup>49</sup> Karl Marx, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Éditions Sociales, 1963, p. 21.

lois de propriété existantes – exigences qu'une république peut satisfaire aussi bien que la royauté. Mais ces boutiquiers pressentent d'instinct, comme je l'ai dit, que la république ne serait plus de nos jours l'expression des principes de 89, mais seulement la forme sous laquelle s'établirait un nouveau et insolite régime de prolétaires, avec tous les dogmes de la communauté des biens. Ils sont conservateurs par une nécessité matérielle, non par une conviction intime, et la peur est ici l'appui de tout ce qui existe.»<sup>50</sup> Dans ce contexte, Heine comprend l'importance de Louis-Philippe comme « intrépide chef des pompiers, qui dompte les flammes et empêche une conflagration universelle. »<sup>51</sup> La question de la république est donc liée de la façon la plus étroite au « deuxième acte » de la révolution, qui va amener le prolétariat au pouvoir.

C'est sur cette question que se manifeste le plus clairement la dichotomie la plus profonde de la conception de Heine, l'expression en pensée de son hésitation entre les deux grandes classes sociales. Le déroulement misérable de la révolution de février constitue dans la vie de Heine une de ses plus profondes déceptions. Il n'a que la raillerie la plus acerbe pour les Louis Blanc, Lamartine, etc. Pourtant, il ne se lamente pas seulement parce que ses espérances sur un éventuel « deuxième acte » de la révolution ont été anéanties dans la bataille de juin, mais aussi parce qu'il vit dans la peur qu'elles puissent encore se confirmer. Il voit la victoire finale de la révolution prolétarienne comme une nécessité incontournable, mais il tremble en même temps devant sa victoire comme devant un déclin de la culture bien que, comme nous l'avons vu, bien qu'il ne nourrisse aucun doute

---

<sup>50</sup> *Lutèce*, op. cit., pp. 272-273.

<sup>51</sup> *Ibidem* p. 135.

sur le fait que la culture est chaque jour, à chaque heure, détruite précisément par le capitalisme.

La contradiction entre l'idée de l'effondrement nécessaire de la culture bourgeoise et la conception de cet effondrement comme une apocalypse n'est pas une vue isolée parmi les grands écrivains de cette période. Balzac lui-aussi voit les contradictions internes de la société bourgeoise qui la conduisent à sa ruine, et il voit dans cette ruine un naufrage de toute culture. Mais le cas de Heine est beaucoup plus aigu et plus complexe. Heine n'oppose en effet pas du tout sans comprendre, comme Balzac, l'évolution et les exigences nécessaires du prolétariat. Non seulement il voit que la révolution prolétarienne découle inévitablement, avec une nécessité historique, de l'évolution capitaliste, de la suite des étapes des révolutions bourgeoises, il voit et il comprend aussi les bases et la justification de cette révolution. Sa place particulière parmi les idéologues bourgeois importants de cette période consiste précisément en ce qu'il a une compréhension plus profonde de la base matérielle de la révolution prolétarienne. Il comprend très bien qu'aucune déclaration des droits, même si elle est appliquée de manière radicale jacobine, ne peut satisfaire le droit de l'homme le plus élémentaire, le droit à la nourriture. L'irréfutabilité du communisme réside justement selon Heine dans le fait que ce droit existe et que le développement capitaliste moderne permet matériellement de le satisfaire. Dans son poème tardif *Die Wanderratten*, Heine raille la peur des philistins devant la révolution prolétarienne, et leurs illusions de pouvoir s'y opposer par des arguments ou par la force des armes :

Nicht Glockengeläute, nicht Pfaffengebete,  
Nicht hochwohlweise Senatsdekrete,

Auch nicht Kanonen, viel Hundertpfünder,  
Sie helfen Euch heute, Ihr lieben Kinder!

Heut helfen Euch nicht die Wortgespinste  
Der abgelebten Redekünste.

Man fängt nicht Ratten mit Syllogismen,  
Sie springen über die feinsten Sophismen.

Im hungrigen Magen Eingang finden  
Nur Suppenlogik mit Knödelgründen,  
Nur Argumente von Rinderbraten,  
Begleitet mit Göttinger Wurst-Zitaten.<sup>52</sup>

Heine ne se contente cependant pas d'admettre cette nécessité et possibilité matérielle d'exaucer les exigences du prolétariat. Avec la plus grande attention, il suit aussi les reflets idéologiques du développement du prolétariat pendant la monarchie de Juillet, du saint-simonisme jusqu'à Proudhon. Il est probablement le seul idéologue bourgeois de cette époque qui comprenne la corrélation nécessaire entre le mouvement prolétarien lui-même et les théories utopistes qui ne lui sont pas liées, et qui prophétise très tôt que mouvement prolétarien et théorie socialiste doivent se réunir l'un à l'autre, et que dans cette unification, toutes les sectes utopiques doivent se dissoudre. Ses chroniques parisiennes,

---

<sup>52</sup> *Die Wanderratten* [Les rats migrants] vers 41-52

Ni les sonneries de cloches, ni les prières des prêtres  
Ni les décrets les plus sages du Sénat,  
Pas plus que les canons, avec des obus de cent livres  
Ne pourront vous venir en aide en ce jour, chers enfants !

Ne vous aideront en ce jour ni les mots que l'on file  
Ni les arts oratoires élimés.

On n'attrape pas les rats avec des syllogismes  
Ils sautent par-dessus les sophismes les plus raffinés

Ne trouvent accès aux estomacs affamés  
Que la logique en soupe et les raisons en boulettes,  
Que des arguments en rôti de bœuf  
Accompagné de citations en saucisses de Göttingen.

en particulier celles du début des années 1840, ont donc le prolétariat comme héros principal. Louis-Philippe, dit Heine dans une lettre sur son livre *Lutèce*, n'est qu'un accessoire. « Le héros de mon livre, son vrai héros, est le mouvement social... »<sup>53</sup> Et dans un autre passage, il décrit ironiquement sa situation comme celle d'un chroniqueur. Elle est comparable à celle d'un correspondant à Rome qui n'écrit pas sur les grandes intrigues d'État à la cour de l'empereur romain, mais sur les poignées de premiers chrétiens, obscurs et persécutés. Et il souligne à cette occasion que les communistes sont le « seul parti en France qui mérite une attention décidée. »<sup>54</sup> Avec une compréhension relativement aussi forte pour le mouvement révolutionnaire du prolétariat, la contradiction qui fait que Heine redoute que sa victoire entraîne une apocalypse apparaît d'autant plus grossière et frappante.

L'unification de la théorie socialiste et du mouvement ouvrier révolutionnaire reste chez Heine un postulat purement théorique, dans le meilleur des cas l'affirmation aphoristique d'une nécessité, mais elle ne prend jamais l'aspect d'une connaissance pratique concrète. La perspective socialiste de Heine ne touche donc pas terre. Il observe avec perspicacité les faits et les tendances évolutives de la société bourgeoise, en déduit la nécessité d'une révolution socialiste. Mais celle-ci apparaît dans ses idées – peu importe que ce soit avec enthousiasme ou avec horreur – comme un crépuscule des dieux fantastique de la société bourgeoise, comme l'irruption soudaine d'une ère nouvelle. Toutes les médiations concrètes font défaut. Heine n'a aucune idée de la révolution socialiste comme processus historique concret. De ce point de vue, il restera tout au long

---

<sup>53</sup> Lettre à Julius Campe, 24/08/1852, HSA, op. cit., vol. 23, p. 230.

<sup>54</sup> *Lutèce*, op. cit., p. 366.

de sa vie sur le point de vue méthodologique de l'utopisme : le socialisme est pour lui un état de chose, une situation du monde à venir. Bien qu'il soit par ailleurs parvenu à dépasser les idées du saint-simonisme, bien qu'il comprenne la nécessité de la révolution comme condition préalable de l'état socialiste du monde, il reste de ce point de vue un hégélien saint-simonien.

Comme nous ne savons déjà, Heine a fait siens des thèmes de pensée très importants issus de la philosophie hégélienne, issus en particulier de la philosophie de l'histoire et de l'esthétique. Mais il n'en est pas comme Hegel resté à l'actualité. Il s'est efforcé d'utiliser la dialectique hégélienne de l'histoire pour reconnaître les tendances d'évolution qui présagent le futur. Dans ce prolongement de la philosophie hégélienne – un prolongement des aspects progressistes de sa méthode – le saint-simonisme a joué pour lui un rôle significatif. Il est bien connu qu'après sa période de jeunesse révolutionnaire, Hegel considère l'antiquité comme totalement révolue. Selon Hegel, le christianisme a pour toujours, avec une nécessité historique, triomphé de l'antiquité. Heine espérait en revanche de la révolution prophétisée et attendue par lui, justement sous l'influence du sensualisme saint-simonien, un renouveau de la joie des sens et du plaisir de vivre, une défaite définitive de tout ascétisme chrétien. En reliant cette nouvelle période d'évolution de l'humanité à la révolution passée, il va, dans l'esprit de la méthode hégélienne, au-delà de la conception de l'histoire de Saint-Simon, bien que chez Heine aussi, comme chez les utopistes, le socialisme soit un état futur attendu qui ne se développe pas organiquement du processus de libération du prolétariat.

Que Heine soit étranger au fondement concret et à la réalisation historique de la révolution prolétarienne

– extrêmement cultivé et curieux dans tous les domaines, Heine ne s’est jamais préoccupé des problèmes de l’économie politique – est le reflet de l’extériorité de son rapport au mouvement ouvrier lui-même. Malgré toute sa sympathie pour la révolution socialiste, malgré tout son enthousiasme pour les actes héroïques des ouvriers en lutte, il fut impossible à Heine d’établir un pont. Ce serait naturellement une simplification beaucoup trop forte, ce serait même une approche vulgaire du problème, que de ne vouloir y voir qu’un « aristocratie » intellectuel du poète. L’antagonisme découle plutôt aussi des contradictions objectives de l’évolution d’alors du mouvement ouvrier révolutionnaire. Le mouvement ouvrier était à la veille de surmonter l’ascétisme puritain jacobin de ses débuts. Mais cette victoire a été un processus complexe, très long et contradictoire. (Il suffit de penser aux luttes d’Engels contre la « rusticité » primitive du communisme des artisans.) Par sa réélaboration hégélienne du saint-simonisme, Heine est allé *en idées*, mais purement et simplement en idées, au-delà de cet ascétisme primitif. « Nous (les philosophes allemands panthéistes, G. L.) poursuivons le bien-être de la matière, le bonheur matériel des peuples... parce que nous savons que la divinité de l’homme se révèle également dans sa forme corporelle, que la misère détruit ou avilit le corps, image de Dieu, et que l’esprit est entraîné dans la chute. Le grand mot de la révolution que prononça Saint-Just : *Le pain est le droit du peuple* se traduit ainsi chez nous : *Le pain est le droit divin de l’homme*. Nous ne combattons pas pour les droits humains des peuples, mais pour les droits divins de l’humanité. C’est en cela, ainsi que sur maint autre point, que nous nous séparons des gens de la Révolution. Nous ne voulons ni sans-culottes, ni bourgeoisie frugale, ni présidents modestes ; nous fondons une démocratie de dieux terrestres,

égaux en béatitude et en sainteté. Vous demandez des costumes simples, des mœurs austères et des jouissances à bon marché, et nous, au contraire, nous vouons le nectar et l'ambroisie, des manteaux de pourpre, la volupté des parfums, des danses de nymphes, de la musique et des comédies... Point de courroux, vertueux républicains ! Au blâme de votre censure, nous répondrons comme le fit jadis un fou de Shakespeare : Crois-tu donc, parce que tu es vertueux, qu'il n'y aura plus ni ale ni galette ? »<sup>55</sup>

Cette conception de Heine présente un double aspect et s'y entremêlent toutes les contradictions de sa position hésitante entre bourgeoisie et prolétariat. La conception sensualiste anti-ascétique du socialisme n'exclue pas pour Heine le courage du héros au combat. Bien au contraire, comme nous l'avons vu, l'aspiration de Heine au socialisme découle en partie justement de la tristesse que la période héroïque de la bourgeoisie soit passée. Juste avant le passage que nous venons de citer, il dit : « ...et c'est de ce moment que les véritables hauts-faits et le véritable héroïsme viendront glorifier cette terre. »<sup>56</sup> Et le dépassement de l'ascétisme primitif des débuts du mouvement ouvrier est aussi, indubitablement, un pas objectif en avant, il est malgré toute la nébulosité religieuse panthéiste ces formulations, l'aube de la connaissance que la véritable réalisation de la personnalité humaine n'est possible que sous le socialisme ; un dépassement idéal, plein d'intuitions, de toutes les conceptions primitives du socialisme, de phalanstère ou de caserne.

---

<sup>55</sup> Heine, *de l'Allemagne*, Paris, Michel Lévy, 1855 ; tome 1 pp. 83-84. Trad. modifiée pour Shakespeare : *Le soir des rois*, Acte II, scène III, trad. François-Victor Hugo, in *Œuvres complètes*, La Pléiade, tome 2 page 194.

<sup>56</sup> Ibidem, p. 83.

En même temps, il se cache pourtant dans cette conception, indissolublement lié à ses tendances socialistes progressistes, une tendance post-thermidorienne bourgeoise : la forme bourgeoise du dépassement de l'ascétisme héroïque de la période révolutionnaire, un courant d'idée qui a également influencé tous ceux qui ont spirituellement déterminé Heine de manière décisive – Goethe, Hegel, Saint-Simon. Ce n'est pas un hasard si Heine, à l'occasion, définit Napoléon comme un empereur Saint-Simonien. Et les hésitations de Heine sur la question du socialisme apparaissent donc comme la rechute nécessaire de tout utopiste dans le point de vue bourgeoise s'il veut se représenter concrètement la conception du socialisme comme état de choses final, tout en négligeant les chaînons intermédiaires dialectiques historiques réels, concrets. Dans ce raisonnement se reflète évidemment le renâclement réel devant les difficultés, devant la laideur des étapes intermédiaires, difficultés pour lesquelles la vision utopique de Heine de l'état final du socialisme ne peut lui fournir aucune aide, aucune orientation, et qui au contraire ne fait qu'accentuer son désespoir par le contraste entre le but final et le présent.

Le caractère hésitant et contradictoire de cette attitude de Heine ne doit cependant pas voiler le fait que dans sa polémique contre l'ascétisme primitif, contre l'étroitesse d'esprit vulgarisante du jacobinisme ascétique et contre l'ascétisme du mouvement ouvrier primitif, il a raison à maints égards. Tout à fait raison à l'encontre de l'étroitesse républicaine de la conception de Börne, dans la défense passionnée du grand héritage bourgeois (Goethe, Hegel, etc.) contre les attaques obtuses de Börne. Ce n'est certainement pas fortuit que le jeune Marx ait eu l'intention de défendre publiquement Heine dans la polémique contre Börne. Dans la critique du mouvement ouvrier primitif, Heine avait tort

dans la mesure où il n'est pas à même de comprendre ces tendances internes du mouvement ouvrier qui doivent obligatoirement conduire d'une manière réelle, non utopique, à surmonter ce stade d'évolution.

C'est de cette duplicité de ses orientations que naît l'hésitation fameuse et beaucoup commentée de Heine entre enthousiasme pour le socialisme et répugnance effrayée devant la réalité de la révolution prolétarienne. L'essor débutant de la révolution dans les années 1840 conduit Heine à l'apogée de sa proximité du socialisme. Les chroniques *Lutèce*, le livre contre Börne, *Atta Troll*,<sup>57</sup> et *Allemagne, un conte d'hiver*, constituent cette apogée au plan publiciste et poétique. L'évolution culmine humainement chez Heine dans l'amitié étroite et intime avec Marx pendant son séjour à Paris (1843) et ensuite jusqu'à la révolution de 1848. Cette période d'amitié avec Marx produit même des moments de proximité idéale et poétique, plus concrète, du mouvement révolutionnaire lui-même (le *Weberlied*).<sup>58</sup> Et l'approbation du socialisme prend alors chez Heine les accents d'un enthousiasme inconditionnel, matérialiste-sensualiste :

Ein neues Lied, ein besseres Lied,  
O Freunde, will ich euch dichten!  
Wir wollen hier auf Erden schon  
Das Himmelreich errichten.

Wir wollen auf Erden glücklich sein,  
Und wollen nicht mehr darben;  
Verschlemmen soll nicht der faule Bauch,  
Was fleißige Hände erwarben.<sup>59</sup>

---

<sup>57</sup> *Atta Troll, rêve d'une nuit d'été*, épopée en vers écrite en 1841.

<sup>58</sup> *Les tisserands de Silésie*, in *Anthologie Bilingue de la poésie allemande*, op. cit., pp. 698-699.

<sup>59</sup> *Deutschland, ein Wintermärchen*, chap. I, vers 33-40, op.cit. p. 10.

Es wächst hienieden Brot genug  
Für alle Menschenkinder,  
Auch Rosen und Myrten, Schönheit und Lust,  
Und Zuckererbsen nicht minder.

Ja, Zuckererbsen für jedermann,  
Sobald die Schoten platzen!  
Den Himmel überlassen wir  
Den Engeln und den Spatzen. <sup>60</sup>

Ce n'est qu'après la révolution de février que les observations de Heine sur cette question prennent un accent tout à fait sombre et désespéré. Mais il ne faut cependant pas négliger qu'il n'y a que la couleur de la peinture qui change, que l'air de la chanson, mais pas le contenu social. Celui-ci, dans les strophes héroïques tristes des *Wanderratten* citées précédemment est le même que dans les hymnes chaleureux cités maintenant. Atteint d'une maladie mortelle, cloué au lit, largement isolé du monde extérieur, <sup>61</sup> Heine éprouve la déception de la révolution de février, la défaite du prolétariat

---

O mes amis ! Je veux vous composer  
une chanson nouvelle, une chanson meilleure,  
nous voulons sur la terre  
établir le royaume des cieux.

Nous voulons être heureux sur terre  
Et ne voulons plus être dans le besoin  
Le ventre du fainéant ne doit pas gaspiller  
Ce qu'ont produit des mains laborieuses.

<sup>60</sup> *Deutschland, ein Wintermärchen*, chap. I, vers 41-48, op.cit. p. 10.

Il pousse ici-bas suffisamment de pain  
Pour tous les enfants des hommes  
Et des roses, et des myrtes, de la beauté et de la joie  
Ainsi que des petits pois sucrés.

Oui, des petits pois sucrés pour tous  
Dès que cosses éclateront !  
Quant au ciel nous l'abandonnons  
Aux anges et aux moineaux.

<sup>61</sup> En février 1848, alors que la révolution éclatait à Paris, Heine fit une grave crise neurologique. La paralysie le contraindra à passer ses huit dernières années alité dans ce qu'il appela lui-même son « matelas-tombeau ».

dans la bataille de juin, la défaite de la révolution en Allemagne, en Autriche et en Hongrie, toute la période de la réaction après 1848, dans des circonstances telles qu'il n'aurait dû compter que sur ses propres forces pour nager contre le courant des humeurs de désespoir. Aussi ces humeurs de désespoir l'ont-elles vraiment étreint. À défaut de connaître les forces internes concrètes du mouvement ouvrier, à défaut de connaître la théorie révolutionnaire concrète de la nécessité d'un nouvel essor révolutionnaire, il ne peut pas combattre en lui-même ces humeurs de désespoir. Sa solitude dont nous avons dû également constater les effets dans la période de l'essor et du combat, se fait sentir maintenant avec une force redoublée. Mais il suffit de comparer cette évolution de Heine vers le désespoir à l'abandon massif des idéaux de la révolution après la défaite par des socialistes et semi-socialistes pour voir combien Heine est resté (relativement) fidèle au grand idéal de sa vie.

Dans la solitude de son « matelas-tombeau », dans l'atmosphère étouffante de la réaction bonapartiste, Heine perd sa foi en l'essor culturel par le socialisme, au paradis terrestre sensualiste du développement physique et spirituel maximal de la personnalité dans le socialisme. Dans la préface à l'édition française de *Lutèce*, peu de mois avant sa mort, il exprime avec horreur et effroi cette vision d'angoisse : « ...ils (les communistes, G. L.) détruiront mes bois de lauriers et y planteront des pommes de terre... Les roses, ces oisives fiancées des rossignols, auront le même sort ; les rossignols, ces chanteurs inutiles, seront chassés, et hélas ! mon Livre des Chants servira à l'épicier pour en faire

des cornets où il versera du café ou du tabac à priser pour les vieilles femmes de l'avenir. »<sup>62</sup>

Mais en dépit de toutes ces images effrayantes, le communisme exerce toujours et encore sur Heine un charme irrésistible. Heine énonce deux arguments auxquels, dit-il, il ne peut pas résister : « Car la première de ces voix est celle de la logique. Le diable est un logicien ! dit Dante. Un terrible syllogisme me tient ensorcelé, et si je ne puis réfuter cette prémisse : "que les hommes ont tous le droit de manger," je suis forcé de me soumettre aussi à toutes ses conséquences... Et béni soit l'épicier qui un jour confectionnera avec mes poésies des cornets où il versera du café et du tabac pour les pauvres bonnes vieilles qui, dans notre monde actuel de l'injustice ont peut-être dû se passer d'un pareil agrément – *fiat justitia, pereat mundus !* »<sup>63</sup>

Le deuxième argument, Heine le fait apparaître peut-être avec plus de force, plus concrètement que les communistes. Il sympathise avec les communistes parce qu'ils sont les ennemis de ses ennemis, les nationalistes allemands-chrétiens. « Je les ai détestés et combattus toute ma vie, et maintenant que l'épée tombe de la main du moribond, je me sens consolé par la conviction que le communisme, qui les trouvera les premiers sur son chemin, leur donnera le coup de grâce ; et certainement ce ne sera pas par un coup de massue, non ; c'est par un simple coup de pied que le géant les écrasera ainsi qu'on écrase un crapaud. »<sup>64</sup> Et Heine professe sa sympathie pour le communisme comme le représentant de la pensée internationale face au nationalisme réactionnaire bourgeois borné.

---

<sup>62</sup> *Lutèce*, op. cit., p. XII.

<sup>63</sup> *Ibidem*, p. XIII. *fiat justitia, pereat mundus !* : Que justice soit faite, quand bien même le monde devrait en périr.

<sup>64</sup> *Ibidem*, p. XIII- XIV.

Cette dernière profession de foi parle un langage clair. Elle montre en même temps que dans le rapport de Heine au socialisme, ce sont les mêmes motifs et les mêmes contradictions qui ont été à l'œuvre, comme au temps de l'approbation lyrique. Le changement des circonstances n'a entraîné pour l'essentiel qu'un déplacement des accentuations. Par rapport à cette ligne fondamentale, cela ne signifie pas grand-chose qu'à l'occasion, Heine échafaude des projets réformistes ; ils sont tout aussi utopiques-abstraites que ses visions radicales (par exemple la « politique sociale » mosaïque du jubilé <sup>65</sup> dans les *Geständnisse*). Cela signifie tout aussi peu de choses quand Heine, mortellement malade, désigne dans des conversations occasionnelles les communistes comme ses ennemis ; car là-aussi, il parle toujours et encore de l'inévitabilité de la victoire du communisme. Toutes ces hésitations se déroulent dans le même cadre. Heine est le dernier grand poète de la bourgeoisie dans lequel toutes les tendances de l'évolution sociale se réunissent pour tenter de construire une image du monde unitaire et globale, dans lequel est encore resté vivant le souvenir des obligations de l'intelligentsia comme leader idéologique du mouvement révolutionnaire de toute la société. Ces tendances conduisent nécessairement Heine à reconnaître le communisme comme le vainqueur du futur. Mais malgré toute ses critiques acharnées, elles ne sont pas assez fortes pour l'arracher définitivement à la classe bourgeoise, pour lui faire prendre de manière concrète et vivante racine dans la nouvelle classe, dans le prolétariat. Il se crée par là avec une nécessité objective un champ d'action pour les hésitations dans lequel Heine oscille de ci de là

---

<sup>65</sup> Cf. Lév **25**, 10-13. Selon la loi de Moïse, l'année du jubilé, tous les 50 ans, impliquait la libération des esclaves, la rémission des dettes, et la restitution des terres à leurs anciens propriétaires.

selon l'évolution du mouvement révolutionnaire, de l'exultation optimiste jusqu'au désespoir inconsolable.

### III.

Pour les historiens allemands de la littérature, la signification de Heine pour la préparation de l'idéologie révolutionnaire en Allemagne est un livre à sept sceaux.<sup>66</sup> Du fait que la signification de la dissolution de l'hégélianisme, la transformation révolutionnaire de la dialectique idéaliste de Hegel, et la création du matérialisme dialectique par Marx ont été ignorés ou méconnus, toute cette transition idéologique d'une importance décisive reste dans l'obscurité. Dans son exposé historique de la période de transition, Engels a montré avec une grande rectitude historique la place de Heine dans cette évolution. Il montre la situation paradoxale selon laquelle la réaction allemande a pu à certains moments considérer la philosophie de Hegel comme sa propre conception du monde, alors que le parti du progrès voyait en Hegel un pur réactionnaire. « Mais », dit Engels, « ce que ne virent ni le gouvernement, ni les libéraux, un homme tout au moins le vit dès 1833. Il est vrai qu'il s'appelait Henri Heine. »<sup>67</sup>

On n'appréciera jamais assez à sa juste valeur le rôle de Hegel dans l'évolution de Heine. On ne doit en l'occurrence pas se limiter aux passages occasionnels où Hegel est expressément mentionné par Heine. Toute la conception de l'histoire de Heine (conception des grecs et du christianisme, importance historique de la renaissance, de la Réforme, de la Révolution française, de Napoléon, etc.) et toute la théorie de l'art de Heine (opposition des anciens et des modernes,

---

<sup>66</sup> Allusion à l'Apocalypse de Jean (Ap. 5, 1). Le *Livre des sept sceaux* contient tous les secrets de la création.

<sup>67</sup> F. Engels, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*. Paris, Éditions Sociales, 1946, p. 5.

conception du romantisme, etc.) sont déterminées par Hegel. Que tout cela soit ignoré de l'histoire allemande de la littérature, repose pour la plus grande part sur la totale ignorance des historiens de la littérature en matière de philosophie. En l'occurrence, les indications expresses de Heine – certes sporadiques – pourraient tout aussi bien être un signe de ce qu'il doit à son maître Hegel, que de la manière dont son interprétation a tenté de dépasser Hegel. Sur ce dernier point, Heine est un précurseur très avancé du jeune-hégélianisme radical. Dès sa première période parisienne, il a une conception de la philosophie hégélienne tout aussi mûre et large, il l'applique tout aussi radicalement au plan politique que ne le fera plus tard l'aile la plus à gauche du jeune-hégélianisme. Assurément, Heine n'en est jamais arrivé jusqu'au renversement matérialiste de la dialectique hégélienne. Malgré son amitié intime avec Marx à Paris, il n'a jamais compris l'importance philosophique des écrits de Marx dans les *Annales Franco-Allemandes* dont il était un collaborateur. De même qu'il en est resté au seuil de la séparation entre les démocraties bourgeoise et prolétarienne révolutionnaire, de même il a transformé les éléments conservateurs de la philosophie hégélienne en un radicalisme social et religieux, pour en rester au seuil de l'achèvement de ce processus de transformation. Comme on peut le voir aisément, les deux mouvements sont des reflets idéologiques de la même dichotomie sociale chez Heine.

Le problème crucial de la transformation de la philosophie hégélienne consistait à surmonter son caractère conservateur, glorifiant l'existant. Heine mène assez souvent de franches attaques contre ce caractère de la philosophie hégélienne. Mais sa ligne principale est celle du jeune-hégélianisme radical ordinaire, à savoir : considérer dans le caractère conservateur de la philosophie hégélienne un « camouflage »

dicté par les circonstances et proclamer le caractère révolutionnaire comme la doctrine ésotérique de Hegel. (*La trompette du jugement dernier*<sup>68</sup> de Bruno Bauer, aux travaux préparatoire de laquelle le jeune Marx a aussi participé, constitue le point culminant de cette forme radicale de réinterprétation de Hegel.) Heine rapporte une conversation avec Hegel dans laquelle il fait apparaître très clairement cette orientation de Hegel dans le domaine politique et religieux. « Alors qu'un jour, j'étais mal à l'aise sur la formule : "Tout ce qui existe est raisonnable", il sourit étrangement et remarqua : "on pourrait également dire : tout ce qui est raisonnable doit exister"... Ce n'est que plus tard que je compris ce type de discours. Ce n'est que plus tard aussi que je compris pourquoi dans la philosophie de l'histoire, il avait prétendu que le christianisme était déjà un progrès parce qu'il prêchait un Dieu qui est mort, tandis que les dieux païens ne savaient rien de la mort. Quel progrès est-ce donc si Dieu n'a pas existé ! »<sup>69</sup> Heine interprète donc la philosophie hégélienne dans le sens d'un athéisme déguisé en panthéisme, dans le sens d'une immanence parfaite. Grâce à ce noyau religieux subsistant en dépit de cette transformation radicale, Heine tire de cette immanence la conséquence que l'homme serait le véritable dieu. « Je n'ai jamais été un penseur abstrait » dit-il dans ses *Geständnisse* : « et j'ai accepté sans examen la synthèse de la doctrine hégélienne parce que ses conclusions flattaient ma vanité. J'étais jeune et fier, et cela faisait du bien à mon orgueil d'apprendre que Dieu bien-aimé ne résidait pas au ciel, comme le pensait ma grand-mère, mais que j'étais moi-même Dieu bien-aimé sur terre. »<sup>70</sup>

---

<sup>68</sup> Aubier-Montaigne, Paris 1972.

<sup>69</sup> *Briefe aus Deutschland in Sämtliche Werke*, tome 7 p. 114

<sup>70</sup> *Geständnisse*, in *Sämtliche Werke*, op. cit., tome 8, p. 39

Quand Heine divulguait de cette façon le secret d'école de la philosophie hégélienne, il était pleinement au clair sur les conséquences idéologiques et politiques de la philosophie hégélienne interprétées de la sorte. En conclusion de la conversation citée plus haut avec Hegel, Heine écrit : « La destruction de la croyance au ciel n'a pas seulement une importance morale, mais aussi politique ; les masses ne supportent plus avec une patience chrétienne leur misère terrestre, et elles ont soif de félicité sur terre. Le communisme est une conséquence naturelle de cette conception du monde changée, et il se répand dans toute l'Allemagne. C'est un phénomène tout aussi naturel que les prolétaires, dans leur lutte contre l'existant, prennent pour guides les esprits les plus progressistes, les philosophes de la grande école ; ceux-ci passent de la doctrine à l'action, le but ultime de toute pensée, et formulent le programme. »<sup>71</sup> L'alliage de la philosophie hégélienne conçue de la sorte avec le saint-simonisme ne fut qu'un pas de plus dans la radicalisation des vues de Heine. Il lui a donné, comme nous l'avons vu, la perspective de la révolution prolétarienne comme matérialisation de « ce qui est raisonnable » chez Hegel. Il lui a donné aussi les armes pour combattre de l'ascétisme idéaliste des résidus du jacobinisme et du mouvement ouvrier primitif.

La tendance principale de cette synthèse opérée par Heine de Hegel et de Saint-Simon est indubitablement antireligieuse. Heine considère toute l'histoire mondiale comme un combat des Hellènes et des Nazaréens (terme sous lequel il englobe juifs et chrétiens), il voit dans toute l'histoire intellectuelle et politique des temps modernes un combat entre spiritualisme et sensualisme. En jeune-hégélien idéaliste, il considère donc les révolutions, les bouleversements historiques – comme du

---

<sup>71</sup> *Briefe aus Deutschland in Sämtliche Werke*, op. cit., tome 7 p. 115

reste le faisait aussi Ludwig Feuerbach sur cette question – comme des bouleversements de la conception du monde, de la philosophie et de la religion. En l’occurrence, il voit bien dans tous les mouvements révolutionnaires d’avant (par exemple dans la guerre des paysans) ; il voit la supériorité politique spirituelle de la renaissance par rapport à la réforme. Les deux sont selon Heine les débuts de la destruction du Moyen-âge. « Léon X, le superbe Médicis, était un protestant tout aussi zélé que Luther, et de même qu’on protestait à Wittenberg en prose latine, de même à Rome on protestait en marbre, en couleurs et en *ottave rime*.<sup>72</sup> [...] Les peintres italiens protestaient contre la prêtraille peut-être plus efficacement que les théologiens saxons. La chair luxuriante des peintures du Titien, c’est du pur protestantisme. Les reins de sa Vénus sont des thèses beaucoup plus solides que celle que le moine allemand a collées à la porte de l’église de Wittenberg. »<sup>73</sup>

Cette polémique contre le christianisme est aux yeux de Heine la condition préalable de la révolution sociale. La révolution sociale réalise ici-bas ce que la religion a promis pour l’au-delà. C’est pourquoi Heine dit : « L’humanité est peut-être destinée à d’éternelles misères, condamnée à être foulée aux pieds par les despotes, exploitée par leurs suppôts et bafouée par leurs laquais. Hélas, s’il en était ainsi, ce serait un devoir pour ceux-là même qui regardent la religion comme une erreur que de la maintenir... Le sort final du christianisme dépend de la question de savoir si nous en avons encore besoin. »<sup>74</sup> Ce qu’était la réponse de Heine à

---

<sup>72</sup> L’*Ottava rima* est une forme de strophe rimée, d’origine italienne, qui fait rimer huit vers hendécasyllabes (11 pieds).

<sup>73</sup> Heinrich Heine : *Die romantische Schule, Sämtliche Schriften* [L’école romantique, Œuvres complètes] Hambourg, Hoffmann et Campe, 1887, vol. 7 p. 130.

<sup>74</sup> *De l’Allemagne*, op. cit., tome 1 p. 14. Traduction modifiée.

cette question ne mérite aucun commentaire. Et si donc il a vu dans le christianisme l'idéologie nécessaire de l'humanité asservie, alors on comprend son amère dérision contre Börne qui s'était à Paris rallié au « christianisme social » de Lamennais.

Mais en même temps, le saint-simonisme de Heine renforçait la justification et la réélaboration de ce qui subsistait de religieux dans son panthéisme. Certes, Heine sait très bien que le panthéisme n'est qu'un athéisme voilé, mais pourtant, il y est maintenu un noyau religieux indestructible. Heine oppose à l'au-delà religieux un ici-bas révolutionnaire terrestre, mais cette opposition a pour base une transfiguration religieuse de cet ici-bas lui-même. De même que le plus important contradicteur de Hegel avant Marx, le matérialiste Ludwig Feuerbach, devait dissimuler sa propre conception du monde dans les brumes d'une « nouvelle religion », de même Heine peut encore moins supprimer les résidus religieux de son hégélianisme. (L'évolution du saint-simonisme vers une nouvelle religion montre clairement la nécessité générale de cette tendance.) Heine conçoit – à nouveau selon le modèle de Hegel – le matérialisme philosophique comme conception du monde de la Révolution française. Lorsqu'il veut décrire comment la révolution prolétarienne va au-delà de la révolution bourgeoise, il ressent aussitôt l'impulsion compréhensible à aller au-delà des limites du vieux matérialisme. Mais comme il n'est pas à même de surpasser le matérialisme mécaniste par le matérialisme dialectique, il est contraint de donner à la révolution prolétarienne une consécration religieuse idéaliste : « Le grand mot de la révolution que prononça Saint-Just : *Le pain est le droit du peuple*, se traduit ainsi chez nous : *Le pain est le droit divin de l'homme*. Nous ne combattons pas pour les droits humains des peuples, mais

pour les droits divins de l'humanité. C'est en cela, ainsi que sur maint autre point que nous nous séparons des gens de la révolution. »<sup>75</sup> Là-dessus suit la polémique qui nous est déjà bien connue contre l'ascétisme jacobin.

Il est facile de voir la faiblesse philosophique de la position de Heine. Il remplace l'opposition entre matérialisme et idéalisme, dont il reconnaît formellement le bien-fondé pour la théorie de la connaissance, même s'il la conçoit aussi de manière vague et fautive comme opposition entre *a priori* et *a posteriori*, par l'opposition entre sensualisme et spiritualisme. Avec sa conception du monde sensualiste, Heine tente aussi bien de surmonter le caractère mécaniste du vieux matérialisme que d'écarter aussi de sa pensée les tendances réactionnaires idéalistes de la philosophie hégélienne. Cette tentative de rapprocher l'un de l'autre Hegel et le matérialisme n'est pas du tout une tendance philosophique purement personnelle de Heine, mais elle fait nécessairement partie de la fermentation idéologique générale de la période, dont est né ultérieurement, comme son couronnement et son fruit le plus mûr, le matérialisme dialectique de Marx. Décrivant l'importance de progrès des sciences naturelles et de l'industrie pour la philosophie, Engels dit : « les systèmes idéalistes également se remplirent de plus en plus d'un contenu matérialiste et s'efforcèrent de concilier, d'un point de vue panthéiste, l'antagonisme de l'esprit et de la matière, de telle sorte qu'en fin de compte, le système de Hegel ne représente qu'un matérialisme mis la tête en bas d'une manière idéaliste d'après sa méthode et son contenu. »<sup>76</sup> La situation a été encore aggravée à l'époque de la dissolution de l'hégélianisme. Engels dit à ce sujet :

---

<sup>75</sup> *De l'Allemagne*, op. cit., tome 1 p. 84

<sup>76</sup> F. Engels, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, op. cit., p. 17.

« la plupart des jeunes-hégéliens les plus résolus furent ramenés par les nécessités pratiques de leur lutte contre la religion positive au matérialisme anglo-français. Et ici ils entrèrent en conflit avec le système de leur école. »<sup>77</sup> Chez Heine, ce conflit n'éclate jamais ouvertement ; tout au moins pas avant 1848. Le panthéisme est pour Heine un voile tissé de poésie qui cache, même pour lui, les contradictions de sa position philosophique. Tant que les perspectives révolutionnaires étaient chez lui d'un optimisme vivant, et que la joie de vivre et le désir de révolution étaient deux moteurs coordonnés de sa vie, il tint le panthéisme sensualiste pour la religion irrégieuse athée, pour cette conception du monde qui réunit le positif de l'ancien matérialisme et l'hégélianisme devenu révolutionnaire et surmonte simultanément les erreurs et les limites de chacun d'eux.

Dans ses écrits d'après 1848, Heine proclame sa « conversion », sa rupture radicale avec ce passé. Il proteste même dans la postface au *Romanzero* contre l'insinuation selon laquelle il se serait converti à Dieu en raison de sa maladie. Il proteste également contre l'allégation selon laquelle il serait converti à n'importe quelle religion, qu'elle soit chrétienne ou juive. Il est d'une grande importance pour l'image globale de Heine d'établir précisément en quoi consistait à proprement parler sa « conversion ». Avant tout, en dépit des assurances de Heine, il ne serait pas juste d'éliminer complètement l'importance de sa maladie et de ses autres circonstances de vie privée défavorables. Dans ses *Geständnisse*, après avoir parlé comme cité de l'homme hégélien comme Dieu, Heine parle à ce sujet de la manière suivante : « Mais ils sont énormes, les frais de représentation d'un Dieu qui veut ne pas être chiche, et n'épargne ni son

---

<sup>77</sup> Ibidem p. 12.

corps, ni sa bourse. Pour jouer convenablement un tel rôle, deux choses sont tout particulièrement indispensables : beaucoup d'argent, et beaucoup de santé. Malheureusement, il est arrivé qu'un jour – en février 1848 – ces deux conditions m'échappèrent, et ma condition divine fut bloquée. »<sup>78</sup> Le besoin d'un Dieu personnel naît donc chez Heine de cet effondrement matériel de sa propre « condition divine ». « Je ne suis qu'un pauvre homme qui de surcroît n'est plus en bonne santé, et est même très malade. Dans cette situation, c'est un vrai bienfait pour moi qu'il y ait au ciel quelqu'un devant qui je puisse me lamenter de la litanie de mes souffrances, en particulier après minuit, quand Mathilde va se reposer, ce dont elle a souvent grand besoin. Dieu soit loué, à ces heures, je ne suis pas seul, et je peux prier et pleurnicher autant que je veux, sans me gêner, et je peux m'épancher de tout mon cœur devant le Très-Haut, et lui confier tout ce que nous avons coutume de taire, même à notre propre femme. »<sup>79</sup>

Heine s'exprime de manière encore plus franche et plus cynique dans quelques conversations. Il dit ainsi un jour dans une conversation avec Adolf Stahr et Fanny Lewald<sup>80</sup> : « Mais j'ai aussi ma foi. Ne pensez surtout pas que je n'ai pas de religion. L'opium est aussi une religion. Si un peu de poussière grise est répandue sur mes brûlures terriblement douloureuses et qu'alors, la douleur cesse immédiatement, ne peut pas-t-on dire qu'il y a là la même force apaisante que celle qui montre son efficacité dans la religion ? Il y a plus d'affinité entre l'opium et la religion que la plupart des hommes ne peuvent l'imaginer... Quand je ne peux plus

---

<sup>78</sup> *Geständnisse*, in *Sämtliche Werke*, op. cit., tome 8, p. 40

<sup>79</sup> *Ibidem*, p. 41

<sup>80</sup> Adolf Stahr (1805-1876), écrivain et historien allemand.

Fanny Lewald (1811-1889) écrivaine allemande, compagne du précédent.

supporter mes douleurs, je prends de l'opium, quand je ne peux pas tuer mes ennemis, je les abandonne au bon dieu, – sauf » ajouta-t-il en souriant après une petite pause « sauf que mes affaires d'argent, je préfère m'en occuper moi-même ». Ou bien, dans une conversation avec Alfred Meissner, il déclare que s'il pouvait se lever sur des béquilles, il irait à l'église. À l'étonnement de Meissner, il répond : « Non, non ! c'est sûr, à l'église ! Et puis, où pourrait-on aller aussi avec des béquilles ? Certes, si je pouvais sortir sans béquilles, je préférerais me promener sur les boulevards, y rire, et aller au Bal Mabille »<sup>81</sup> Le sérieux de la « conversion » de Heine, comme nous le voyons, n'est pas trop grand. Les prières qu'il adresse à son Dieu retrouvé ont un contenu bien peu religieux.

O Herr! ich glaub, es wär das Beste,  
Du liebest mich in dieser Welt;  
Heil nur zuvor mein Leibgebreste,  
Und Sorge auch für etwas Geld.

... Gesundheit nur und Geldzulage  
Verlang ich, Herr! O laß mich froh  
Hinleben noch viel schöne Tage  
Bei meiner Frau im statu quo!<sup>82</sup>

Ou dans un autre poème plus sérieux, accusateur, ironique :

Ob deiner Inkonsequenz, o Herr,  
Erlaube, daß ich staune:

---

<sup>81</sup> Septembre 1850. In H.H. Houben, *Gespräche mit Heine*,

<sup>82</sup> In *Zum Lazarus XI*. Trad. Joseph Massaad.

Oh Seigneur! Je crois qu'il vaudrait mieux,  
Que tu me laisses en ce monde;  
Commence par guérir mes défaillances physiques  
Et procure-moi aussi une petite somme ronde.

Je ne réclame, Seigneur,  
Que santé et argent! Et quelques beaux  
Jours encore à vivre heureux,  
Avec ma femme en statut quo.

Du schufest den fröhlichsten Dichter, und raubst  
Ihm jetzt seine gute Laune.

Der Schmerz verdumpft den heitern Sinn  
Und macht mich melancholisch;  
Nimmt nicht der traurige Spaß ein End,  
So werd ich am Ende katholisch.

Ich heule dir dann die Ohren voll,  
Wie andre gute Christen -  
O Miserere! Verloren geht  
Der beste der Humoristen! <sup>83</sup>

Heine a donc toujours été au clair sur le fait que la religion n'est pas, idéologiquement, quelque chose de sérieux, mais en vérité seulement un moyen d'anesthésier ses douleurs, l'opium de son désespoir croissant. Mais de ce que l'opium n'est pas à prendre au sérieux comme conception du monde et n'a pas non plus jamais été vraiment pris au sérieux par Heine, il ne résulte pas, loin de là, que son désespoir lui-même n'était pas sérieux, profond, et sincère. Et à dire vrai non seulement le désespoir sur son propre destin personnel, effroyable, mais en même temps, comme nous l'avons vu, sur le destin du sens le plus profond de sa vie, la perspective du développement de l'humanité. Il se cache là une ironie

---

<sup>83</sup> In *Miserere*, ou *Die Söhne des Glückes beneid ich nicht*.  
Trad. Joseph Massaad modifiée.

De ton inconséquence, ô Seigneur  
Permits-moi de m'étonner  
Tu crées le plus joyeux des poètes et tu lui dérobes  
Maintenant sa bonne humeur.

La douleur ternit mon esprit serein  
Et elle me rend mélancolique,  
Si cette triste plaisanterie ne prend pas fin,  
Je finirai par devenir catholique.

Alors, je hurlerai à te casser les oreilles,  
Comme les autres bons chrétiens –  
O miserere ! on perd  
Le meilleur des humoristes.

très profonde, désespérée, quand il dit à Meissner : « Je crois de nouveau au Dieu personnel ! On en arrive là quand on est malade, malade à en mourir, brisé ! Ne m'en faites pas un crime ! Le peuple allemand dans sa misère accepte bien le roi de Prusse, pourquoi n'accepterais-je pas le Dieu personnel »<sup>84</sup> Et dans une autre conversation avec Meissner, il lui lit, comme il dit, des poèmes religieux :

Laß die heil'gen Parabolen,  
Laß die frommen Hypothesen -  
Suche die verdamnten Fragen  
Ohne Umschweif uns zu lösen.

Warum schleppt sich blutend, elend,  
Unter Kreuzlast der Gerechte,  
Während glücklich als ein Sieger  
Trabt auf hohem Roß der Schlechte?

Woran liegt die Schuld? Ist etwa  
Unser Herr nicht ganz allmächtig?  
Oder treibe er selbst den Unfug?  
Ach, das wäre niederträchtig.

Also fragen wir beständig,  
Bis man uns mit einer Handvoll  
Erde endlich stopft die Mäuler -  
Aber ist das eine Antwort?<sup>85</sup>

---

<sup>84</sup> In Alfred Meißner, *Revolutionäre Studien aus Paris* (1849), Francfort, Literarische Anstalt, 1849, p. 193.

<sup>85</sup> In *Zum Lazarus* I. Trad. Joseph Massaad modifiée.

Laisse les saintes paraboles,  
Laisse les pieuses hypothèses.  
Cherche à résoudre les questions maudites  
Sans détours ni paraphrases.

Pourquoi l'honnête homme doit-il se traîner,  
Ensanglanté, misérable sous le poids de sa croix, ,  
Tandis que le mauvais, comme un conquérant  
Galope heureux sur son haut coursier?

À la question étonnée de Meissner ; « C'est ça que vous appelez religieux ? J'appelle cela de l'athéisme », Heine répond en souriant : « Non, non, religieux, religieux-blasphématoire ». Indubitablement, Heine s'est mieux compris là que ses petits et fades thuriféraires.

Sans doute, ces poèmes de Heine ne sont pas dépourvus d'un noyau religieux, même si une religion quelle qu'elle soit dirait *non merci*, et devrait dire *non merci* pour une telle religiosité. La seule erreur de Heine est de parfois surestimer et styliser le caractère religieux de sa « conversion » et de mettre la « conversion » en opposition par trop radicale avec sa période précédente, prétendument irréligieuse, helléniste, panthéiste. Nous avons déjà dans l'analyse de cette période découvert les résidus religieux dissimulés derrière cette immanence panthéiste de Heine. Ces résidus religieux sont devenus dominants dans la période suivant 1848, dans la période de déclin du mouvement révolutionnaire, pendant laquelle Heine, malade et isolé, devait être incapable de voir les moindres germes et perspectives d'un nouvel élan. Le désespoir de Heine, qui trouve dans son dernier recueil de poèmes *Le Romanzero* des tonalités si émouvantes, n'est donc pas un désespoir privé sur un destin personnel, ou tout au moins pas seulement un désespoir privé. C'est un désespoir sur le cours du monde, sur l'évolution de l'humanité, sur le destin de la raison et de la justice, sur le destin de la révolution. Le thème de fond de presque toutes les romances et histoires du *Romanzero* est la désolation sur

---

À qui la faute? Est-ce que par hasard  
Notre Seigneur ne serait-pas tout à fait tout puissant ?  
Ou causait-il lui-même tous ces excès ?  
Ah, ce serait vraiment infâme

Alors nous continuons à poser des questions  
Jusqu'au jour où, avec une poignée de terre  
On nous bouchera finalement la gueule.  
Mais est-ce là une réponse à faire?

le fait que dans cette réalité, c'est toujours et partout le mal qui triomphe du bien ; c'est la recherche désespérée d'une espérance, d'une perspective claire, le raccrochement désespéré à toute illusion, et finalement la destruction courageuse, rationnelle et ironique de ces illusions qu'il avait lui-même échafaudées sans jamais y croire totalement. L'absurdité du cours du monde fait inventer par Heine la marionnette d'un Dieu personnel pour son usage personnel, mais au moins, Heine, en homme intelligent, sait toujours qu'il ne s'agit que d'une marionnette. Malgré cela pourtant, le même Heine, intelligent, ne peut pas s'empêcher, à chaque heure de désespoir, de jouer avec cette marionnette et de chercher dans ce jeu une consolation. Après la défaite de la révolution, le cours de monde est devenu absurde pour Heine. Il chante la défaite de la révolution hongroise en 1849, la dernière lutte armée de cette vague révolutionnaire :

Wenn ich den Namen Ungarn hör,  
Wird mir das deutsche Wams zu enge,  
Es braust darunter wie ein Meer,  
Mir ist, als grüßten mich Trompetenklänge!

Es klirrt mir wieder im Gemüt  
Die Heldensage, längst verklungen,  
Das eisern wilde Kämpenlied -  
Das Lied vom Untergang der Nibelungen.

Es ist dasselbe Schicksal auch -  
Wie stolz und frei die Fahnen fliegen,  
Es muß der Held, nach altem Brauch,  
Den tierisch rohen Mächten unterliegen. <sup>86</sup>

---

<sup>86</sup> *Im Oktober 1849. Vers 29-36 et 41-44.*

Quand j'entends nommer la Hongrie,  
Mon costume d'allemand m'est trop étroit,  
Il y a là-dessous comme une mer qui mugit  
C'est comme si des sonneries de trompettes me saluaient.

Le mal est vainqueur du bien, la réaction de la révolution. Les troupes de la révolution sont écrasées, les meilleurs révolutionnaires tués ou en fuite, nombre d'anciens combattants sont devenus des traîtres à la révolution. Les derniers poèmes de Heine se penchent avec amertume sur l'attitude de Dingelstedt, Herwegh et autres.<sup>87</sup> Nulle part Heine ne voit un rayon de lumière, nulle part il ne voit des hommes dont il pourrait faire partie, nulle part un pays où il pourrait vivre. Dans le poème *Jetzt wohin ?*, il fait défiler tous les pays, mais nulle part il n'y a de foyer pour lui.

Traurig schau ich in die Höh,  
Wo viel tausend Sterne nicken –  
Aber meinen eignen Stern  
Kann ich nirgends dort erblicken.

Hat im güldnen Labyrinth  
Sich vielleicht verirrt am Himmel,  
Wie ich selber mich verirrt  
In dem irdischen Getümmel.<sup>88</sup>

---

Dans mon esprit résonne à nouveau  
La légende héroïque, perdue depuis longtemps,  
Le chant d'airain, sauvage, des champions,  
Le chant de la chute des Nibelungen.

... C'est aussi le même destin.  
Que les drapeaux flottent fiers et libres,  
Il faut que le héros, selon l'usage antique  
Succombe aux forces brutes et bestiales.

<sup>87</sup> Franz Dingelstedt (1814-1881) et Georg Herwegh (1817-1875) faisaient partie des poètes radicaux éminents des années 1840, avec d'autres comme Ferdinand Freiligrath (1810-1876) et Hoffmann von Fallersleben (1798-1874), l'auteur du *Deutschland über alles*. Heine avait sur eux des sentiments mitigés, les regardant comme des rivaux plutôt que des alliés, bien qu'il fût en bon termes, amicaux, avec par exemple Dingelstedt. Il les critique en général pour la mauvaise poésie qu'ils écrivent. [NRL]

<sup>88</sup> *Jetzt wohin ?* Où aller maintenant ? Vers 29-32. Trad. Joseph Massaad modifiée.

Ce Heine-là, la beauté de la nature ne peut pas non-plus, comme pour le jeune romantique, le consoler, ni l'exalter, ou tout au moins lui faire oublier sa tristesse et ses chants. (Cette tristesse elle-aussi a toujours été problématique, toujours dissoute dans l'ironie.) Bien au contraire, plus le soleil brille, plus est criard le contraste entre la nature, belle et insensible et l'âme sombre, inconsolable, du poète.

Es blüht der Lenz. Im grünen Wald  
Der lustige Vogelgesang erschallt,  
Und Mädchen und Blumen, sie lächeln jungfräulich -  
O schöne Welt, du bist abscheulich! <sup>89</sup>

Le Dieu qu'il a inventé n'est qu'un opium, aux effets épisodiques, pour les souffrances spirituelles d'un Heine désespéré et mourant.

Malgré cela, en dépit de toute liaison interne entre la première et la dernière période de Heine en matière de religion, sa « conversion » est cependant un effondrement, une tragédie typique : la tragédie de l'athée bourgeois. Justement, la destinée de Heine montre qu'un athéisme conséquent, qui se comporte à l'égard des grandes questions de l'humanité d'une manière qui ne soit pas aussi vulgairement suffisante et plate, voire même parfois

---

Tristement, je regarde en haut,  
Là où des milliers d'étoiles me font signe -  
Cependant ma propre étoile,  
Je ne la vois nulle part.

Elle s'est peut-être égarée au ciel,  
Dans le labyrinthe doré,  
Comme je m'égare moi-même  
Ici-bas, dans la mêlée.

<sup>89</sup> *Im Mai*, vers 5-8.

Le printemps fleurit. Dans la verte forêt  
Retentit le chant joyeux des oiseaux,  
Et les jeunes filles et les fleurs ont un sourire virginal,  
O monde, tu es beau, tu es abominable !

directement apologétique comme celle des « vulgarisateurs ambulants »<sup>90</sup> en Allemagne dans les années 1850-1860, est nécessairement lié au destin de la libération révolutionnaire de l'humanité. Ce n'est pas un hasard si les figures éclairantes et fortes de l'athéisme bourgeois, de Vanini à Diderot,<sup>91</sup> ont été actifs dans la période entre la renaissance et la grande Révolution française. Même si leurs espérances d'un renouveau de l'humanité étaient pleines d'illusions – le niveau de développement de l'époque ne permettait pas encore de démasquer ces illusions comme illusions – elles étaient encore des vecteurs nécessaires et productifs du développement progressiste de l'humanité. Ce n'est qu'au 19<sup>ème</sup> siècle que des penseurs conséquents et honnêtes ne peuvent plus vivre avec ces illusions du renouveau de l'humanité. La perspective réelle de libération véritable de l'humanité s'ouvre avec l'entrée en scène du prolétariat révolutionnaire. Nous avons vu comment l'athéisme de Heine était nécessairement lié à sa perspective de révolution prolétarienne. Le vague de sa perspective laisse subsister un halo de brume religieuse autour de cette immanence athée. La perte de la perspective entraîna l'effondrement de cet athéisme. C'est un effondrement, même si la foi qui en naît prétendument ne vaut rien, même si elle ne signifie subjectivement pas un véritable retour à la religion.

Le dernier Heine devient ainsi le précurseur idéologique des athées religieux « tragiques », désespérés, de la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle. Ils vivent dans un monde devenu pour eux dénué de sens, ils sont assez honnêtes pour renoncer au fatras pourri des anciennes religions. Mais l'athéisme ne peut

---

<sup>90</sup> *Vulgarisierenden Hausierer*, in Engels, *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*, MEW, tome 21, p. 280.

<sup>91</sup> Lucilio (dit Giulio Cesare) Vanini, (1585-1619), philosophe et naturaliste italien, proche du courant libertin. Denis Diderot (1713-1784).

pas non plus leur fournir un quelconque soutien, un appui idéologique. Que le Niels Lyhne de Jacobsen<sup>92</sup> s'effondre auprès du lit de son enfant malade et implore, comme Heine, l'aide d'un Dieu auquel il ne croit pas ou bien qu'il reste ferme dans son athéisme sur son propre lit de mort, on ne voit en aucun cas une issue à la désolation de sa situation. C'est pourquoi dans tous ces athéismes dubitatifs et désespérés reste conservé, que ce soit conscient ou inconscient, un élément de religiosité. « Le reflet religieux du monde réel ne peut disparaître de manière générale qu'une fois que les rapports de la vie pratique des travaux et des jours représentent pour les hommes, de manière quotidienne et transparente, des relations rationnelles entre eux et avec la nature. »<sup>93</sup>

#### IV.

Dans ses *Geständnisse*, Heine se désigne lui-même le dernier poète romantique allemand ; « L'ancienne école lyrique des allemands m'est fermée, tandis qu'en même temps me fut ouverte la nouvelle école, celle de la poésie lyrique moderne allemande. »<sup>94</sup> Cette définition de sa propre position dans l'histoire littéraire comme phénomène limite, passerelle entre deux périodes est juste, sauf que la poésie moderne en Allemagne a pris un chemin tout autre que celui auquel pensait Heine et qu'il pouvait prévoir, justement en fonction de cette évolution socio-politique donc nous avons jusqu'à présent analysé l'effet tragique sur la conception du monde de Heine.

---

<sup>92</sup> Jens Peter Jacobsen (1847-1855) écrivain danois, auteur de *Niels Lyhne* (1880) Paris, Stock, 2003.

<sup>93</sup> Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, 1<sup>ère</sup> section, Chap. 1, Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Quadrige Puf, 2009, p. 91.

<sup>94</sup> *Geständnisse*, in *Sämtliche Werke*, op. cit., tome 8, p. 5.

La conception fondamentale de Heine en matière d'histoire littéraire part de l'idée de « fin de la période artistique ». « Mon ancienne prophétie sur la fin de la période artistique, qui a commencé près du berceau de Goethe et cessera près de son cercueil, semble proche de sa réalisation. L'art d'aujourd'hui doit disparaître parce que dans son principe, il s'enracine dans l'ancien régime obsolète, dans le passé du Saint-Empire Romain. C'est pourquoi, comme tous les résidus fanés de ce passé, il se trouve en contradiction inconfortable avec le présent. C'est cette contradiction, et pas le cours du temps lui-même qui est aussi dommageable pour l'art ; bien au contraire ce cours du temps devrait même lui être favorable, comme autrefois à Athènes et Florence. »<sup>95</sup> Heine dit ensuite comment le lien avec les grandes luttes de partis, avec la politique du jour, a été la base de l'essor artistique des époques passées. Il poursuit ainsi par la mise en évidence de la perspective d'un nouveau développement de l'art en Allemagne : « Cependant, l'époque nouvelle accouchera aussi d'un art nouveau, qui sera en fervente harmonie avec elle-même, qui n'a pas besoin d'emprunter son symbolisme d'un passé défraîchi, et qui doit même produire une nouvelle technique, qui soit différente de celle existant jusqu'ici. Jusque-là, que la subjectivité la plus ivre d'elle-même, l'individualité débridée par rapport au monde, la personnalité libre comme dieu avec toute sa joie de vivre puisse s'exprimer par des couleurs et des sons, ce qui est pourtant toujours plus fructueux que l'existence apparente, morte, de l'art ancien. »<sup>96</sup>

Heine considère donc la période stylistique littéraire que lui-même représente comme une transition. De même que dans le passé, il vénère au plus haut point les grands écrivains

---

<sup>95</sup> In *Französische Maler, Delaroche*.

<sup>96</sup> Ibidem.

épiques et dramatiques, les Cervantès et Shakespeare, de même qu'il voit dans la nature lyrique de Goethe une suite de l'évolution allemande, mais aussi la grandeur de Goethe dans son objectivité (« miroir de la nature », « Spinoza de la poésie », <sup>97</sup> dit-il de Goethe), de même il considère son propre subjectivisme comme une transition nécessaire vers un art nouveau. Il est clair que la perspective de cet art nouveau est très étroitement liée à sa perspective socio-politique d'une nouvelle période de développement de l'humanité.

De cette position de Heine, il résulte nécessairement que le cœur de son activité littéraire est la lutte contre la littérature du passé, contre le classicisme allemand et spécialement contre le romantisme. Ce combat – d'un point de vue abstrait – ne lui confère pas une place spéciale dans l'évolution de la littérature allemande. Toute la critique littéraire progressiste s'est efforcée, depuis les années 1820, de surmonter la « période artistique » et tout particulièrement d'assener des coups mortels au romantisme, toujours plus réactionnaire dans son évolution (Börne, Menzel, Ruge, <sup>98</sup> etc.) La particularité de la position de Heine vient de ce que d'un côté, il a une conception plus large, plus profonde, plus historique de la période classique et romantique que ces critiques, et que d'un autre côté, dans sa critique, il apprécie plus justement les possibilités contemporaines de la nouvelle poésie. Et à vrai dire avec une critique plus radicale, avec une critique de gauche. Les critiques libéraux ont en effet eux-aussi un regard critique sur la nouvelle littérature ; mais leur reproche essentiel est qu'elle est trop « démoralisante »,

---

<sup>97</sup> Heinrich Heine : *De l'Allemagne*, op. cit., tome 1 p. 151.

<sup>98</sup> Penseur de la Gauche hégélienne, Ruge évoluera vers le libéralisme après l'échec de la révolution de Mars, et le soutien à Bismarck vers 1866-1870.

pas assez « positive » (Friedrich Theodor Vischer,<sup>99</sup> ainsi que la plupart des critiques jeunes-allemands à partir du milieu des années 1840). Heine en revanche critique la littérature progressiste allemande parce qu'elle est trop abstraite, trop peu concrètement critique.

La critique que Heine fait du romantisme, et qui est au cœur de son activité critique, ne peut pas être séparée de sa critique politique de l'évolution de l'Allemagne. Heine voit à juste titre dans la lutte pour l'unité nationale le problème crucial de la révolution bourgeoise qui se prépare en Allemagne. Il voit en même temps que cette question a été pour la première fois dans les temps modernes mise à l'ordre du jour à grande échelle par les prétendues « guerres de libération ». <sup>100</sup> Le mouvement littéraire romantique, et tout particulièrement ces courants du romantisme qui dominaient l'idéologie réactionnaire de la période d'avant 1848 et qui ont connu encore dans les années 1840 une renaissance particulière trouvent leurs racines dans les « guerres de libération ». Heine concentre donc son ironie critique pour démasquer et vouer au mépris l'idéologie des « guerres de libération ». Il combat avant tout la servilité allemande qui s'y est fait jour. Quand Napoléon fut battu en Russie, Heine

---

<sup>99</sup> F. Th. Vischer (1807-1887). Cf. Lukács : *Karl Marx und Friedrich Theodor Vischer in Beiträge zur Geschichte der Ästhetik*, [Contributions à l'histoire de l'esthétique] Berlin, Aufbau Verlag, 1956, pp. 217-285

<sup>100</sup> Les « guerres de libération » sont le nom donné aux campagnes contre Napoléon Bonaparte à la suite de la retraite de Russie. La campagne initiale a culminé dans la bataille de Leipzig en octobre 1813, appelée aussi en Allemagne *Bataille des Nations*. Idéologiquement, l'héritage de ces guerres en Allemagne fut ambivalent : elles apparaissent comme progressistes dans la mesure où Metternich craignait la menace constituée pour la restauration par la réponse populaire à l'appel du roi de Prusse *À mon peuple*. Le nationalisme allemand reçut là une puissante stimulation. Avec le temps, la mythologie nationaliste devint prépondérante par rapport au facteur populaire et progressiste d'hostilité à la tyrannie. [NRL]

dit : « nous autres allemands, avons reçu l'ordre suprême de nous libérer du joug étranger, et nous nous sommes enflammés d'une colère virile de la servitude trop longtemps supportée, et avons été enthousiasmés par les belles mélodies et les mauvais vers de Körner<sup>101</sup> et nous avons conquis la liberté. Puis, nous avons fait tout ce que nos princes nous ordonnaient »<sup>102</sup> De cette servilité découle l'étroitesse bornée du nationalisme, le caractère réactionnaire politique et social du romantisme, l'idéologie dominante de cette période. Le romantisme veut perpétuer l'état de l'Allemagne, misérable, asservie, divisée en petits États. Sa vénération de l'histoire allemande est la vénération de la misère historique de l'évolution allemande. Il glorifie le Moyen-âge, le catholicisme, et plus tard aussi l'Orient, pour construire un modèle poétique idéologique pour la conservation des situations allemandes de misère.

Dans cette critique du caractère réactionnaire du romantisme allemand, Heine est en concordance avec la plupart des critiques progressistes. Mais dans sa critique, il va au-delà d'eux d'un double point de vue. Premièrement, Heine est le premier et pendant longtemps le seul critique en Allemagne qui reconnaisse le caractère bourgeois du mouvement romantique, qui découvre et démasque les traits réactionnaires libéraux chez ces romantiques tardifs qui appartiennent politiquement à l'aile libérale de la bourgeoisie. Cette critique d'une grande profondeur de vue, qui se concentre principalement sur le combat contre Uhland

---

<sup>101</sup> Theodor Körner (1791-1813), poète et militaire prussien, auteur de poésies patriotiques, mort au combat. Il est le fils de Christian Körner, éditeur et ami de Schiller.

<sup>102</sup> Heinrich Heine : *Die romantische Schule*, op.cit vol. 7 p. 138.

et l'École poétique souabe,<sup>103</sup> qui va même parfois jusqu'à prévoir la trahison future de la révolution bourgeoise par les libéraux, est en Allemagne restée très longtemps totalement incomprise. Dans le travail critique faisant ressortir le caractère bourgeois du romantisme, Heine n'en reste cependant pas à la critique de la poésie de la bourgeoisie libérale et de la petite bourgeoisie libérale. Dans ses combats critiques poétiques de la période de réaction sous Frédéric-Guillaume IV,<sup>104</sup> Heine concentre ses attaques satiriques contre le roi de Prusse romantique précisément sur le fait que sa coquetterie avec le Moyen-âge n'est rien d'autre qu'une misérable parodie réactionnaire bourgeoise du Moyen-âge. Dans *Allemagne, un conte d'hiver*, Heine convie ironiquement l'empereur Barberousse, le saint national romantique légendaire de l'unité allemande, à construire véritablement le Moyen-âge authentique :

Das Mittelalter, immerhin,  
Das wahre, wie es gewesen,  
Ich will es ertragen - erlöse uns nur  
Von jenem Zwitterwesen,  
Von jenem Kamaschenrittertum,  
Das ekelhaft ein Gemisch ist  
Von gotischem Wahn und modernem Lug,  
Das weder Fleisch noch Fisch ist.  
Jag fort das Komödiantenpack,  
Und schließe die Schauspielhäuser,  
Wo man die Vorzeit parodiert -  
Komme du bald, o Kaiser!«<sup>105</sup>

---

<sup>103</sup> L'École poétique souabe (*Schwäbische Dichterschule*), cercle relativement fermé de poètes romantiques allemands qui se constitua entre 1805 et 1808 à l'Université de Tübingen autour de Justinus Kerner et de Ludwig Uhland (1787-1862).

<sup>104</sup> Frédéric-Guillaume IV (1795-1861), roi de Prusse de 1840 à sa mort.

<sup>105</sup> *Deutschland, ein Wintermärchen* chap. XVII. Trad. J. Massaad modifiée.

Mais deuxièmement, Heine voit plus clairement que tous les autres contemporains en Allemagne le rapport interne du romantisme avec le mouvement littéraire moderne (Là aussi, Heine est sous l'influence de la conception hégélienne de l'histoire.) Il fait par exemple partie du petit nombre de ceux qui ont compris l'importance idéologique et méthodologique de la philosophie allemande de la nature. Il comprend également que le retour vers l'esprit populaire, en dépit de toutes les tendances réactionnaires qui y sont incluses, a représenté pour le développement de la littérature et de la culture moderne en Allemagne un mouvement inévitable. Dans le romantisme s'expriment des tendances confuses, mal comprises par les romantiques eux-mêmes, qui au cours de l'évolution ultérieure, sont devenues des idéologies ouvertement et clairement réactionnaires. « Dans le fait, nos premiers romantiques agirent par un instinct panthéistique qu'eux-mêmes ne comprennent pas. Le sentiment qu'ils crurent une tendresse renaissante pour le bon temps du catholicisme avait une origine plus profonde qu'ils ne le soupçonnaient... tout cela ne fut qu'un amour réveillé subitement et à son insu pour le panthéisme des vieux Germains... »<sup>106</sup>

---

Le moyen âge, du moins,  
Le vrai, tel qu'il a été,  
Je le veux le supporter; délivre-nous seulement  
De cet état ambigü,  
  
De cette chevalerie dégradée,  
De ce mélange dégoûtant  
De chimère gothique et de mensonge moderne,  
Qui n'est ni chair ni poisson.  
  
Chasse la bande de comédiens,  
Et ferme les théâtres  
Où l'ont parodie les temps anciens.  
Ô empereur, reviens sans plus tarder! »

<sup>106</sup> Heinrich Heine : *De l'Allemagne*, op. cit., tome 1 p. 152.

Enfin, Heine se réfère au concept central de la philosophie de la littérature du premier romantisme<sup>107</sup> allemand, à l'ironie romantique. Il purifie le concept d'ironie et sa mise en pratique de ce caractère ludique purement artistique qu'a pris l'ironie chez les romantiques eux-mêmes, en particulier chez Tieck, et place l'ironie au cœur de l'approche critique et artistique de la réalité. L'ironie devient chez Heine le principe pour détruire les illusions bourgeoises sur une réalité prétendument harmonieuse. Dans sa préface écrite à Paris à la deuxième édition des *Tableaux de Voyage*, il souligne fortement cette opposition entre lui-même et le romantisme tardif représenté par Uhland : « Assurément, ces tonalités pieuses et chevaleresques, ces échos du Moyen-âge qui résonnaient de toutes parts, il y a peu de temps encore, dans la période d'étroitesse d'esprit patriotique, sont maintenant recouverts par les fracas des combats les plus récents pour la liberté, dans le vacarme d'une fraternisation générale des peuples européens, et dans la grande exultation douloureuse de ces chants modernes qui ne veulent feindre aucune harmonie catholique des sentiments, mais plutôt, dans un jacobinisme inexorable, découper les sentiments au nom de la vérité. » Pour Heine, la destruction ironique de toute harmonie mensongère, la mise en évidence dans un cynisme ironique des déchirements du présent fait donc partie de son combat jacobin pour détruire les résidus du Moyen-âge. Et certes, en même temps, détruire toutes les

---

<sup>107</sup> Le premier romantisme allemand (en allemand *Frühromantik*, 1797-1802 ou 1804), ou Cercle d'Iéna, désigne la première période du mouvement romantique en Allemagne. Ce mouvement reprend les fondations théoriques d'un renouveau esthétique et métaphysique initié par Wieland, Herder, Goethe, Schiller, Wolf, Schelling, Fichte.

Les principaux représentants de ce mouvement sont les frères Friedrich et August Wilhelm Schlegel, leurs compagnes respectives Dorothea Veit et Caroline Michaelis, Novalis, Ludwig Tieck, Friedrich Schleiermacher, Friedrich Schelling et Johann Gottlieb Fichte.

fausses idéologies de la bourgeoisie qui se façonne syncrétiquement un monde d'harmonie mensongère à partir d'éléments des idéologies féodale et bourgeoise. C'est pourquoi le jeune Engels caractérise très justement le style ironique de Heine de la façon suivante : « Chez Heine, toutes les exaltations du bourgeois sont délibérément portées aux nues, pour ensuite les précipiter tout aussi délibérément dans la réalité. »<sup>108</sup> C'est pourquoi, dit Engels, le bourgeois s'indigne à la lecture de Heine, cependant que l'ironie amusée d'autres poètes le tranquillise et le conforte dans ses illusions. Mais Heine est au clair sur ce caractère apologétique de l'ironie purement formelle, de l'ironie comme jeu artistique, et contre ce genre d'ironie, il dirige toujours les attaques satiriques les plus violentes.

L'ironie de Heine va donc bien au-delà de la pratique générale du romantisme. Mais elle a cependant des sources romantiques. Le jeune Friedrich Schlegel et après lui tout particulièrement Solger<sup>109</sup> ont conçu l'ironie d'une manière

---

<sup>108</sup> Friedrich Engels, *Deutscher Sozialismus in Versen und Prosa* [Le socialisme allemand en vers et en prose.] in *Marx Engels Werke*, Berlin, Dietz Verlag, 1977, tome 4, p. 217.

<sup>109</sup> Karl Wilhelm Ferdinand Solger (1780-1817) était un philosophe spécialisé en esthétique. En 1811, il devint l'un des deux professeurs de philosophie de l'Université de Berlin nouvellement fondée (Fichte était l'autre.) Il est l'un des principaux interprètes du concept de l'ironie romantique. Son esthétique tourne autour des concepts jumeaux d'ironie et de tragédie. Selon lui, la tragédie s'occupe de la compréhension ultime de la souffrance humaine dans un environnement où les forces universelles sont responsables de la situation critique du héros dans l'adversité. La tragédie construit un sentiment croissant d'incompréhension qui doit être maintenu jusqu'à la mort du héros. Cependant, au moment de sa mort, le héros a une illumination fugace de la vraie nature de l'univers. Solger appelle cela « l'idée divine ». Il considère comme ironique que cette vision ne puisse être obtenue que dans la mort. Hegel a écrit un essai important sur son œuvre. (*L'ironie romantique, Compte rendu des Écrits posthumes et correspondance de Solger*. Paris, Vrin, 1997). [NRL]

philosophique profonde comme l'autodissolution des idéaux. La contradiction, dit Solger, qui se fait jour dans l'ironie, n'est pas seulement la chute d'une singularité, pas seulement la caducité des choses terrestres, mais « la nullité de l'idée elle-même, qui en même temps que son incarnation est soumise au destin commun de toute chose mortelle. »<sup>110</sup> Cette conception de l'ironie a une grande importance historique pour toute l'époque littéraire entre la Révolution française et 1848, tout particulièrement pour l'Allemagne. Les illusions héroïques avec lesquelles la classe bourgeoise a jusque-là accompli ses révolutions se trouvent démasquées par la réalité comme des illusions. Mais la bourgeoisie allemande qui se prépare pour sa propre révolution a également besoin d'illusions, dans la mesure où elle veut vraiment réaliser la révolution bourgeoise comme classe dirigeante du progrès de la société dans son ensemble. On sait bien que le retard de développement du capitalisme en Allemagne ne permettait aucun processus de la révolution bourgeoise de ce genre. Bien que les éléments progressistes de la classe bourgeois se soient idéologiquement armés, avec une nécessité historique, pour un 1789 allemand, la situation de l'Allemagne qui déjà jetait d'avance son ombre sur la marche en avant idéologique vers la révolution, a rendu nécessaire tant la naissance incessante des illusions que leur destruction incessante.

Avec sa conception de l'évolution historique, Hegel pensait surmonter l'ironie de Solger dont il reconnaissait pleinement la justification comme moment de l'évolution. La solution de Hegel ne pouvait cependant plus, dans les années 1830 1840 satisfaire l'intelligentsia avancée. Cet élément « positif » de la philosophie qui, chez Hegel, surmonte la « négativité » de l'ironie de Solger, repose en effet sur la conception selon

---

<sup>110</sup> Solger, *Vorlesungen über Aesthetik*, Leipzig, Brockhaus, 1829, p. 384.

laquelle la période de la révolution bourgeoise serait déjà terminée. L'intelligentsia progressiste d'Allemagne qui se préparait à la révolution, ne pouvait absolument pas se satisfaire de cette conception hégélienne. Le retour de Heine aux sources les plus profondes de l'ironie romantique n'est donc pas une référence à des antiquités, mais la vivification d'une tendance actuelle qui émergeait des contradictions les plus profondes de la situation particulière des luttes de classes allemandes. C'est relativement tôt que Heine se réclame de cette forme la plus profonde de l'ironie romantique. Dans une critique des comédies romantiques de Ludwig Robert,<sup>111</sup> il donne – dans une lettre – la formulation la plus claire de sa conception. Il reproche à la comédie de manquer de cette « conception du monde grandiose, qui est toujours tragique », de ne pas être une tragédie. Cette « exigence inouïe selon laquelle une comédie devrait être une tragédie », Heine ne la formule évidemment pas pour la comédie habituelle de type français, mais expressément pour la seule comédie romantique. Il loue à cette occasion une autre comédie romantique – inconnue de nous – du même auteur, *der Pavian* [Le babouin] et écrit à ce sujet : « On a beau rire dans un premier temps du babouin qui se plaint amèrement de la pression et de l'offense de la part de créatures privilégiées, on est cependant, si l'on examine plus profondément, saisi d'angoisse, tant il est terriblement vrai que cette plainte est tout à fait justifiée. C'est précisément cela, l'ironie, en tant qu'elle est toujours l'élément principal de la tragédie. Le plus monstrueux, le plus épouvantable, le plus horrible, s'il ne doit pas devenir

---

<sup>111</sup> Ernst Friedrich Ludwig Robert, né Liepmann Levin (1778-1832), dramaturge, conteur, poète lyrique, publiciste et traducteur allemand, frère cadet de Rahel Varnhagen.

non-poétique, on ne peut le représenter que sous l'habit bariolé du ridicule... »<sup>112</sup>

Évidemment, dès le début dans le marxisme, cette autoproduction tragi-comique et cette autodestruction des illusions vont être surmontées de manière totalement autre que dans la philosophie hégélienne. Dans le marxisme, la conception de la révolution comporte justement comme élément essentiel la dissipation critique des illusions héroïques des périodes de révolution passées ; et leur remplacement par le sobre héroïsme pratique des faits et tendances de l'évolution économique elle-même, établis de manière juste. On voit clairement, de par les discussions jusqu'ici, pourquoi Heine ne pouvait pas en arriver à une conception marxiste permettant de surmonter l'ironie romantique. Mais on voit tout aussi clairement de par la situation de l'Allemagne, que sa référence à l'ironie romantique, son renouvellement et son approfondissement critique et littéraire de l'ironie romantique n'est pas un pas en arrière de Hegel, mais a été au contraire un pas révolutionnaire au-delà de Hegel. La période de transition de la subjectivité extrême, dont le moyen d'expression littéraire essentiel chez Heine est justement l'ironie, était le point de vue littéraire philosophique le plus élevé que Heine pouvait atteindre. Ce fut le point de vue le plus élevé qu'a atteint n'importe lequel des écrivains en Allemagne à cette période. C'était la forme ultime d'une synthèse bourgeoise et cependant sociale globale de toutes les contradictions de l'évolution qui était historiquement possible en Allemagne. Que cela ait dû se produire sous cette forme paradoxale, subjectiviste ironique, est la conséquence du développement inégal, de la place particulière de l'Allemagne dans le

---

<sup>112</sup> Lettre à Friederike Robert du 12 octobre 1825, in *Briefe, Heine Säkularausgabe*, p. 219.

développement du capitalisme international. C'est donc précisément à cause de son subjectivisme ironique que ses critiques réactionnaires combattent comme « non-allemand » que Heine est *le poète le plus allemand du 19<sup>ème</sup> siècle*. Ses problèmes de style sont le reflet le plus adéquat et artistiquement le plus précieux du grand point d'inflexion de l'évolution allemande avant et dans l'année 1848. Définir Heine comme « non-allemand » est en histoire littéraire la forme de ces tendances littéraires qui ont culminé dans le fascisme, et qui voulaient écarter de l'histoire allemande tout ce qu'il y avait de révolutionnaire pour pouvoir précisément glorifier ses aspects misérables.

Le dépassement des contradictions n'est pas une question idéelle, comme le pense Hegel. « Le développement de la marchandise n'abolit pas ces contradictions, mais crée la *forme* au sein de laquelle elles peuvent se mouvoir. D'une manière générale, c'est la méthode par laquelle les contradictions se résolvent » (Marx).<sup>113</sup> Cette forme dans laquelle se dissolvent les contradictions dans la réalité doit également déterminer les formes particulières des reflets littéraires de ces contradictions. Heine sera, avec Balzac, le dernier grand écrivain d'importance mondiale de la bourgeoisie d'Europe de l'Ouest, parce que, tout comme lui, il a trouvé une forme particulière dans laquelle les contradictions pouvaient se mouvoir de manière vivante. La vieille forme apologétique de la littérature bourgeoise avait pour principe de faire se figer les contradictions en une harmonie imaginée, mensongère. La littérature bourgeoise plus tardive, la littérature d'après 1848, ne peut plus, comme l'apologétique antérieure, passer sans y prendre garde à côté de l'insolubilité des contradictions. Elle construit donc une forme nouvelle dans laquelle les contradictions *se figent en*

---

<sup>113</sup> *Le Capital*, Livre I, 1<sup>ère</sup> sect., chap. III, 2 a), op. cit., p. 118.

*tant que contradictions*, de la même façon que dans la forme antérieure, elles *se figeaient en harmonie*.

Heine se trouve au milieu de cette évolution, au point d'inflexion de cette évolution. Il combat toute harmonie controuée. Il détruit littérairement chaque unité mensongère de ce genre. Il recherche la beauté dans le mouvement des contradictions, il recherche la beauté de l'ère bourgeoise de transition, avant la révolution, la beauté de la douleur, de la tristesse, de l'espérance, des illusions qui nécessairement naissent et nécessairement se décomposent. Le dramaturge allemand important Friedrich Hebbel, le contemporain de Heine, caractérise de ce fait son art de façon très belle et juste comme suit : « En poésie lyrique ; Heine a trouvé une forme où les tonalités les plus désespérées, l'expression d'un monde saisi de convulsions, résonnent de manière stridente, pour ensuite murmurer encore comme une musique ensorcelante ; son recueil de chants rappelle le fabuleux taureau d'airain de Phalaris qui, selon la légende, était constitué de telle sorte que le cri de désespoir de l'esclave supplicié dans son ventre porté à incandescence parvenait au roi pour son plaisir comme une douce harmonie, et ici, le plaisir est d'autant plus justifié que le tortionnaire et le supplicié coïncident en une seule et même personne. »<sup>114</sup> La dynamique vivante des contradictions chez Heine différencie sa poésie lyrique de celle de la bourgeoisie tardive, au seuil de laquelle il se trouve, particulièrement dans sa dernière période. Cette dynamique résulte de la perspective qu'a Heine de la révolution comme délivrance de l'humanité des

---

<sup>114</sup> Phalaris, tyran d'Agrigente en Sicile, avait demandé à Perillos d'Athènes de lui concevoir un supplice pour les condamnés. Celui-ci lui construisit un taureau en airain creux dans lequel on enfermait les suppliciés avant de le porter au rouge. Perillos d'Athènes fut le premier à l'expérimenter. Fr. Hebbel, *Ernst, Freiherr von Feuchtersleben*, in *Sämtliche Werke*, R.M. Werner, 1/12, p. 61.

souffrances du présent. Et si pour Heine, dans sa dernière période, comme nous l'avons vu, cette perspective concrète a presque été réduite à néant, elle reste cependant vivante comme élément négatif, comme facteur d'inquiétude, de révolte sociale concrète, et ne fait pas se figer les contradictions en un pessimisme apologétique, en une déclamation creuse contre un « destin humain éternel et immuable. » Il ne fait pas de doute que le dernier Heine est pourtant au seuil de cette évolution. Cette proximité fait par exemple de Nietzsche un si grand admirateur de Heine qu'il le célèbre comme le dernier poète allemand d'importance européenne. Du point de vue de Nietzsche, il est nécessaire et pas tout à fait fortuit, même si c'est faux, pour apprécier le dernier Heine, que Nietzsche à cette occasion compare Heine à Baudelaire.

La comparaison que nous avons faite plus haut de Heine à Balzac ne concerne que leur place dans l'évolution de la littérature d'Europe de l'ouest au 19<sup>ème</sup> siècle. Tous deux sont les derniers grands écrivains bourgeois pour lesquels une représentation grandiose des contradictions dynamiques était possible ; tous deux ont entrepris sous la forme la plus profonde de surmonter le romantisme ; tous deux ont intégré dans leur œuvre, en le surmontant, le meilleur de l'héritage romantique ; mais tous deux n'ont surmonté le romantisme qu'imparfaitement. L'impossibilité de surmonter totalement l'idéologie romantique sur le terrain bourgeois est en effet le même problème que la « tragédie » de l'athéisme bourgeois que nous avons déjà analysée. Stylistiquement, Balzac et Heine, que nous avons l'un et l'autre personnellement et artistiquement révérisés, sont assurément dans la plus grande opposition que l'on puisse imaginer. Balzac montre le mouvement autonome des contradictions dans la réalité même. Il trace un tableau du mouvement réel des

contradictions réelles de la société. La forme de Heine est celle de l'extrême subjectivité, elle réduit la figuration poétique de la réalité à l'effet vivant et contradictoire du reflet de la réalité dans la tête du poète.

Ce n'est pas un hasard si Heine, à l'exception de ses deux drames ratés de jeunesse, n'a rien pu réaliser de dramatique ou d'épique. Cela ne réside absolument pas dans un manque de capacité de figuration. Le fragment *Le rabbin de Bacharach*,<sup>115</sup> quelques épisodes des *Tableaux de Voyage*, (en particulier *les bains de Lucques*),<sup>116</sup> montrent que Heine était tout à fait capable de figurer des êtres humains vivants. Qu'avec une maturité de plus en plus consciente, il se soit orienté tant en poésie qu'en prose vers une forme ironique lyrique, qu'il ait résolument renoncé au réalisme épique et dramatique au sens classique, en dépit de sa révérence et de sa profonde compréhension pour ses grands représentants, voilà qui a des causes sociohistoriques plus profondes. Heine cherche une poésie où les contradictions les plus profondes de l'époque vont être figurées au plus haut niveau d'élaboration conceptuelle de l'époque. La figuration réaliste des processus réels de la vie sociale permet en France et en Angleterre – à un Balzac, ou dans un moindre niveau, à un Dickens – une telle figuration directement réaliste des contradictions réelles. L'« anachronisme » de la situation allemande dont nous avons déjà cité la caractérisation et le critique par le jeune Marx, rend à cette période impossible un grand réalisme allemand. Les réalistes allemands de cette période, dans leur représentation, en restent nécessairement à la misère mesquine de l'évolution sociale allemande

---

<sup>115</sup> In Heine, *Nuits florentines ; précédé de Le rabbin de Bacharach*, Trad. : Diane Meur, Paris, les Éd. du Cerf, 2001.

<sup>116</sup> Heinrich Heine, *Tableaux de voyage*, Trad. Florence Baillet, Paris, Éd du Cerf, 2000.

(Immermann, par exemple). Si Heine voulait produire une critique structurée de la situation allemande au niveau international de l'époque, et donc véritablement actuelle et pas anachronique à l'allemande, il lui était impossible, sur le sol allemand, pour une figuration réaliste des conditions allemandes, de trouver une action qui puisse rendre cette critique sensible d'une manière adéquate et réaliste. Ce n'est donc ni une faiblesse poétique de Heine, ni une lubie personnelle de Heine, s'il a choisi pour ses grandes critiques poétiques de l'Allemagne, pour *Atta Troll* et *Deutschland, ein Wintermärchen* la forme, transformée en conséquence, ironique lyrique, ironique fantastique, extrêmement subjectiviste des *Tableaux de voyage* poétiques. Il a choisi la seule *forme allemande* possible alors d'expression poétique suprême des contradictions sociales.

Heine a également compris la nécessité historique de cette évolution allemande : « Les plus belles fleurs du génie allemand sont la philosophie et le chant. Le temps de cette floraison est terminé, et la tranquillité idyllique en faisait partie ; L'Allemagne est maintenant entraînée dans le mouvement... » La poésie lyrique et la philosophie (et à côté, au deuxième rang le drame stylisé de manière idéaliste et la nouvelle fantastique) sont les formes typiques de l'évolution littéraire de l'Allemagne avant Heine. La période entre les révolutions de 1830 et 1848 entraîne la dissolution de ces deux grandes formes. Comme nous l'avons vu, Heine prend en précurseur activement part à la dissolution de la philosophie idéaliste de la période classique. Comme poète, il est l'exécuteur testamentaire de la poésie lyrique allemande classique et romantique.

Mais pour cette dissolution de la forme poétique allemande suprême, ce que Marx a dit de la tâche idéologique de dissolution de la philosophie vaut – *mutatis mutandis* – de la

même façon. Dans l'essai des *Annales Franco-Allemandes* que nous avons déjà cité, Marx souligne qu'on ne peut pas abolir la philosophie sans la réaliser, et d'autre part, on ne peut pas la réaliser sans l'abolir.<sup>117</sup> La destruction ironique par Heine du chant allemand n'est pas non plus une simple destruction. Une simple destruction aurait seulement placé le prosaïsme sec du capitalisme à la place de l'idylle sentimentale obsolète. Dans ce cas, Heine n'aurait pas été plus qu'un Gustav Freytag poétisant – sans le romantisme libéral caché et mensonger de Freytag.<sup>118</sup> La grandeur de Heine réside précisément dans le fait qu'il n'est tombé dans aucune des fausses extrémités de l'évolution bourgeoise tardive : il n'est ni un romantique borné faisant l'élégie de l'idylle détruite de l'Allemagne précapitaliste, ni un plat apologiste de la « magnificence » du capitalisme surgissant. Il n'est ni un Mörike,<sup>119</sup> ni un Freytag, mais justement sur la base de l'évolution allemande spécifique, un grand poète européen de la profondeur et de la stature de Balzac.

Dépasser l'héritage classique, et en particulier romantique, c'est donc chez Heine en même temps recueillir cet héritage de manière totale et critique. Sa poésie lyrique s'épanouit organiquement sur le terreau de la poésie lyrique romantique ; Brentano, Wilhelm Müller<sup>120</sup> etc. sont les modèles de sa poésie de jeunesse. Il recueille aussi l'héritage du romantisme dans la mesure où il se rattache à la

---

<sup>117</sup> *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, in *Critique du droit politique hégélien*, op.cit., p. 204.

<sup>118</sup> Gustav Freytag (1816-1895), écrivain allemand. Il participa longtemps à la direction de l'hebdomadaire *Die Grenzboten*, devenu la tribune principale du libéralisme.

<sup>119</sup> Eduard Mörike (1804-1875), écrivain romantique allemand. En politique, il est monarchiste et conservateur.

<sup>120</sup> Wilhelm Müller (1794-1827), poète allemand romantique, philhelléniste, auteur notamment de textes de *Lieder* de Schubert.

polémique romantique contre le flot du prosaïsme capitaliste. Sa profonde antipathie à l'encontre de l'Angleterre moderne a parfois un accent carlylien,<sup>121</sup> même si Heine, comme nous le savons, ne fut jamais un anticapitaliste romantique. Mais son recueil de l'héritage romantique consiste précisément dans le fait qu'il a pu utiliser comme élément de sa poésie l'indignation ironique flamboyante des romantiques contre le prosaïsme du capitalisme, sans joindre sa voix à l'élégie bornée sur la disparition de la situation précapitaliste.

Cependant, l'héritage romantique le plus important que Heine a fait sien, c'est le caractère plébéen populaire du romantisme. En dépit de tous les éléments réactionnaires prépondérants, celui-ci fut en effet un mouvement de masse national contre l'oppression napoléonienne qui, pour la première fois depuis des siècles, a bouleversé en profondeur de larges couches de la population. Cela réside dans la misère de l'évolution allemande que toutes les illusions historiquement nécessaires qui sont nées dans cette lutte se réfèrent, de façon nécessairement réactionnaire, au Moyen-âge. Ce caractère réactionnaire de sa tendance de fond, l'utilisation réactionnaire de ces tendances (École d'histoire du droit,<sup>122</sup> etc.) n'abolit cependant pas le fait qu'on ait en l'occurrence recherché littérairement et trouvé une référence à des traditions plébéennes populaires (chansons populaires, contes, légendes populaires etc.). Et Heine se rattache justement, tant de manière critique que poétique, à ces éléments plébéens populaires de l'évolution allemande dans la période classique et romantique. Pour lui, en tant que

---

<sup>121</sup> Thomas Carlyle (1795-1881), écrivain, satiriste et historien britannique, très influent durant l'époque victorienne.

<sup>122</sup> Fondée par Friedrich Carl von Savigny (1799-1861), beau-frère de Clemens Brentano, l'école d'histoire du droit professe, à l'encontre des théories du droit naturel ou du droit de la raison, que le droit est la conscience des convictions vivantes de peuple.

critique et historien de la littérature, il est tout à fait caractéristique qu'il prenne la défense, et avec quelle véhémence, des poètes plébéiens allemands – Voss <sup>123</sup> contre Menzel, Bürger <sup>124</sup> contre A. W. Schlegel. Et dans sa polémique acerbe et foudroyante contre l'école romantique, <sup>125</sup> il assure toujours la défense et la préservation de cet héritage plébéien populaire. (Appréciation positive de l'anthologie *des Knaben Wunderhorn*.) <sup>126</sup>

Sa pratique poétique part de cette tradition romantique de la chanson populaire allemande. Dans sa jeunesse, il prend même à son compte la partie thématique de la poésie lyrique romantique, parfois même jusque dans son catholicisme (par exemple *Die Wallfahrt nach Kevlaar*.) <sup>127</sup> Mais tout cela, même chez le jeune Heine, est superficiel et épisodique, ce n'est vraiment que de la « prédilection artistique », comme l'avait dit en son temps A. W. Schlegel. Très tôt, la poésie lyrique de Heine va au-delà de cette thématique, et ne l'utilise que pour la dépasser ironiquement. Dans une lettre à Wilhelm Müller, dans laquelle Heine exprime sa gratitude pour l'inspiration poétique que lui procure ses poèmes, il souligne en même temps la profonde différence : « Que vos chants sont purs, combien ils sont clairs, et dans l'ensemble, ce sont des chants populaires. Dans mes poèmes en

---

<sup>123</sup> Johann Heinrich Voss (1751-1826) était un poète d'origine modeste connu aujourd'hui pour son idylle en vers *Luise*, et pour sa traduction de *l'Odyssée* d'Homère en vers allemands hexamétriques.

<sup>124</sup> Gottfried August Bürger (1747-1794) acquit une renommée pour sa ballade populaire *Lenore* qui contribua à affirmer la tradition de la ballade en Allemagne.

<sup>125</sup> Bürger fut sévèrement critiqué par Schiller pour sa langue extrêmement simple, non-artistique, et son manque de raffinement. Heine défend vigoureusement Voss et Bürger dans *L'école romantique*. [NRL]

<sup>126</sup> *des Knaben Wunderhorn* [Le cor merveilleux de l'enfant], recueil de chansons populaires publié par Achim von Arnim et Clemens Brentano.

<sup>127</sup> *Le pèlerinage à Kevlaar*, in *Buch der Lieder* (1827)

revanche, seule la forme est quelque peu populaire, le contenu appartient à la société conventionnelle. »<sup>128</sup> Mais en l'occurrence, il ne faut pas oublier que même dans le romantisme, même si c'est souvent de manière fautive, polémique et réactionnaire, surgit le problème de la poésie de la grande ville. En tant que poète lyrique, Heine est certes le premier grand pionnier. Mais dans la nouvelle fantastique, il a été précédé par E. Th. A. Hoffmann.

Seule cette attitude à l'égard de l'héritage romantique jette une lumière juste sur les polémiques de Heine en matière de critique littéraire, dont bien peu de ses biographes ont compris la grande importance de principe. Heine a certes une part de responsabilité dans ces incompréhensions, parce qu'il mène la plupart de ses polémiques avec une passion tellement personnelle, foudroyant même la personne privée de l'adversaire, que cela dissimule souvent la teneur de principe, la profondeur théorique de sa polémique. Pendant toute sa vie, Heine mène en littérature un double combat. D'un côté contre les surgeons petits-bourgeois bornés du romantisme, contre la réaction idéologique dans la glorification idyllique de la misère allemande, et au plan des principes, c'est totalement à bon droit qu'il s'en prend encore plus sévèrement, si c'est possible, aux romantiques attardés provincialistes libéraux qu'aux réactionnaires affichés bornés (lutte contre l'« école de Souabe »). D'un autre côté, Heine a lutté contre tout classicisme non-populaire, faux et mort, dans la poésie lyrique allemande.

---

<sup>128</sup> Lettre à Wilhelm Müller du 7 juin 1826, HSA, op. cit., vol. 20 p. 250.

Cette lutte commence avec la polémique acerbe et foudroyante contre Platen<sup>129</sup> et se termine par la critique acerbe d'Herwegh, de Freiligrath, et de la poésie lyrique engagée des années 1840. En l'occurrence, il est très caractéristique et important que tous ces « classiques » combattus par Heine aient été des poètes lyriques politiquement progressistes. Mais cette constatation ne change rien à la justesse politique littéraire de la polémique de Heine. Bien au contraire, elle démontre le lien profond entre ces combats littéraires : ce sont les compléments en politique littéraire du combat politique et idéologique que Heine a mené contre Börne. (Ce n'est pas un hasard si Platen, Herwegh, et beaucoup d'autres encore aient cherché précisément chez Börne un appui théorique.) Le contenu littéraire essentiel de ces luttes est la critique de l'étroitesse abstraite de ces poètes lyriques et en même temps et en rapport le plus étroit avec cela la critique de l'absence d'esprit populaire, de spontanéité, de leur forme poétique. Heine raille toujours et encore la « maestria métrique » de Platen. C'est un ennemi de principe de cette virtuosité artificielle avec laquelle Platen essaye d'imposer à la langue allemande la métrique antique. Heine considère cette tendance comme fautive dans ses principes, comme contradictoire à la nature de la langue allemande, du vers allemand, à l'esprit populaire du vers allemand. Plus grande est la virtuosité, plus grands aussi sont les dommages que

---

<sup>129</sup> August, Comte von Platen (1796-1835), poète lyrique et dramaturge allemand du courant romantique. Il était le descendant d'une famille ancienne déchue. Après avoir servi dans l'armée, il vécut ensuite (principalement en Italie) d'une pension assurée par le Roi de Bavière. Après avoir publié une satire maladroite d'Immermann, *l'Edipe romantique* (1829) une pièce qui contenait un certain nombre de piques antisémites contre Heine, celui-ci lui répondit féroce, la même année dans *Les bains de Lucques*. [NRL]

cette tendance évolutive occasionne au vers allemand. Malgré toute la dissolution ironique des contenus romantiques, malgré tout ce que la grande ville intègre à sa poésie lyrique, Heine veut préserver la légèreté et la spontanéité de la forme du chant populaire. Il considère à ce propos l'artificialité de la métrique comme un dangereux obstacle à cet esprit populaire. Et l'évolution de la littérature allemande après 1848 a totalement confirmé ses craintes : de la poésie lyrique des épigones de Munich d'un Geibel<sup>130</sup> jusqu'à la poésie lyrique de jardin public réactionnaire, impérialiste d'un Stefan George,<sup>131</sup> l'orientation de Platen triomphe dans la bourgeoisie devenue réactionnaire, et elle éloigne la poésie lyrique allemande de toute possibilité d'impact sur les masses populaires, dans lequel Heine voyait l'objectif de la poésie lyrique. Et ce n'est certainement pas un hasard si parmi les représentants idéologiques du mouvement démocratique en Allemagne, des gens comme Ruge, Lassalle etc. furent les plus grands admirateurs de l'orientation de Platen et Herwegh en matière d'évolution de la poésie lyrique allemande, et que seuls Marx et Engels ont vu chez Heine et chez son disciple encore plus populaire et plus plébéien Georg Weerth<sup>132</sup> la voie juste pour le

---

<sup>130</sup> Emanuel Geibel (1815-1884), poète mineur célébré de son temps comme un apôtre de la beauté raffinée, mais oublié maintenant, mis à part quelques poèmes qui ont survécu grâce à leur mise en musique par Hugo Wolf (1860-1903) [NRL]. Emanuel Geibel fut membre du cercle des poètes munichois *Die Krokodile*. Une partie de ses poèmes patriotiques à la gloire de la Prusse ont été récupérés par la propagande national-socialiste.

<sup>131</sup> Stefan George (1868-1933) poète et traducteur allemand, adepte d'un esthétisme aristocratique. Il fut influencé par Nietzsche. Sa poésie peut être rattachée au mouvement symboliste. Il réunit autour de lui un cercle littéraire dont la devise est « l'art pour l'art ».

<sup>132</sup> Georg Ludwig Weerth (1822-1856) écrivain, auteur satirique, journaliste allemand. Il adhéra au mouvement communiste de Marx et Engels. Ce dernier le considérait comme « le premier et le plus important des poètes du prolétariat allemand ». (*Marx Engels Werke*, op ; cit., tome 21, p.6)

développement lyrique. Ce n'est qu'en apparence, ce n'est qu'apparemment paradoxal, que le Börne, fraternisant avec les artisans allemands de Paris, représentait politiquement et littérairement une orientation moins populaire, moins plébéienne, que l'« aristocrate » Heine.

L'orientation populaire de Heine en littérature est cependant très étroitement dépendante de sa conception plus large, plus dialectique, moins sectaire, des tâches révolutionnaires. Et nous en arrivons ici au contenu politique de la polémique de Heine contre ces poètes lyriques. Heine combat chez eux la grandiloquence creuse et abstraite, l'absence d'attention pour les conditions concrètes, l'ennemi concret, et le combat réel pour l'anéantir. Dès les débuts d'Herwegh et de ses grands succès, Heine ressent ce caractère figé, cette étroitesse, la méconnaissance des conditions réelles, la naïveté sectaire et les limites :

Herwegh, du eiserne Lerche,  
Weil du so himmelhoch dich schwingst,  
Hast du die Erde aus dem Gesichte  
Verloren – Nur in deinem Gedichte  
Lebt jener Lenz, den du besingst.<sup>133</sup>

Et c'est avec une ironie encore plus acerbe que Heine exprime son rejet de cette poésie politique dans le poème *Die Tendenz*.

Blase, schmettre, donnre täglich,  
Bis der letzte Dränger flieht -  
Singe nur in dieser Richtung,  
Aber halte deine Dichtung

---

<sup>133</sup> *An Georg Herwegh*, in *Zeitgedichte*, vers 6 à 10

Herwegh, toi l'alouette de fer,  
Parce que tu t'élances si haut dans le ciel,  
Tu as perdu la terre de vue,  
Il n'y a que dans tes poèmes  
Que vit ce printemps que tu chantes.

Nur so allgemein als möglich.<sup>134</sup>

Assurément, cette position de Heine à l'égard de la poésie engagée n'épuise aucunement cette polémique. On ne comprendrait absolument pas son *Atta Troll* si l'on avait foi dans les assurances ironiques de Heine selon lesquelles ce poème aurait été écrit contre la poésie engagée et pour défendre la souveraineté et l'autonomie de la poésie. *Atta Troll* mène une polémique sous deux angles : on y raille aussi bien la poésie engagée bornée que ces contenus sociaux et idéologiques que proclame la poésie engagée. Oui, Heine raille la poésie engagée, principalement parce qu'elle ne possède que du caractère, c'est-à-dire une étroitesse sectaire, loyale, mais aucun talent, aucune capacité à envisager les choses de manière complexe, sous leurs aspects multiples, dans leur mouvement. Le caractère engagé du *Wintermärchen* qui suit *Atta Troll* n'a encore été mis en doute par personne. Et pourtant, Heine dit au sujet de ce poème : « il est romantique-politique et donnera je l'espère le coup de grâce à la poésie engagée prosaïquement emphatique. »<sup>135</sup> La lutte de Heine contre l'art engagé est donc une avancée en direction d'une poésie politique véritable, authentique et profonde, dans laquelle l'engagement découle organiquement du sujet même, et n'est pas abstraitement et prosaïquement plaqué sur le contenu.

La défense de l'autonomie de la poésie ne contredit en aucune façon ce caractère combatif. La profession de foi de Heine en faveur de l'autonomie de la poésie n'a rien à voir

---

<sup>134</sup> *Die Tendenz*, [l'engagement] in *Zeitgedichte*, vers 16 à 20

Souffle, résonne, tonne chaque jour  
Jusqu'à ce que le dernier oppresseur s'enfuit –  
Ne chante que dans cette direction,  
Mais que ta poésie reste  
Aussi générale que possible.

<sup>135</sup> Lettre à Julius Campe du 17 avril 1844. HSA, op. cit., vol. 22 p. 100.

avec un quelconque genre d'*Art pour l'art*. C'est l'expression de la position particulière, isolée, de Heine dans les luttes de partis en Allemagne des années 1830 et 1840. Il veut se battre, mais ne veut ni ne peut se joindre aux représentants politiques et poétiques bornés du mouvement démocratique, pas plus qu'il ne veut consentir des concessions idéologiques aux réactionnaires. Dans son livre contre Ludwig Börne, Heine plaisante sur le fait que les deux camps ne le reconnaissent, occasionnellement, que comme poète : « Oui, j'ai reçu pour ainsi dire mon congé politique, et j'ai été en même temps mis à la retraite sur le Parnasse. Celui qui connaît les deux partis mentionnés appréciera facilement la magnanimité avec laquelle ils m'ont laissé le titre de poète. Les uns ne voient dans un poète rien d'autre qu'un courtisan qui rêve d'idéaux oiseux. Les autres, dans le poète, ne voient absolument rien ; dans la sobre vacuité qui est la leur, la poésie elle non plus ne trouva pas le moindre écho. »<sup>136</sup> La défense par Heine de l'indépendance de la poésie est donc une défense des droits de la grande poésie de lutter contre la restriction de son champ d'action, par la réaction et par l'esprit « progressiste » borné.

Le subjectivisme de la poésie chez Heine veut atteindre dans ce combat contre les deux extrêmes un objectif élevé : une poésie populaire dont les problèmes les plus profonds de l'époque seraient le contenu. Heine voit tout à fait clairement la valeur et l'importance de la grande poésie objective des temps passés. En dépit de toutes les critiques justes qu'il exerce à l'encontre de certains aspects philistins de Goethe, Goethe occupe dans sa conception de la littérature une place centrale, analogue à celle de Hegel en philosophie, à celle de Napoléon en histoire. Mais il voit en même temps que la période de Goethe, en Allemagne, est historiquement

---

<sup>136</sup> *Über Ludwig Börne*, op. cit., p. 338.

terminée, qu'une poésie élevée, adaptée à son époque, telle qu'il l'imagine, ne peut être réalisée qu'avec une méthode de création toute différente. Si donc Heine professe sur cette question, en théorie et en pratique, un subjectivisme extrême, il est pour sa part tout à fait au clair sur le fait que ce style est nécessairement le style transitoire d'une période de transition ; d'un autre côté, il ressent le danger du maniérisme qui existe toujours pour tout style subjectiviste suivi de manière conséquente. Heine lui-même a très souvent succombé à ce danger du maniérisme. La « tactique privée » déjà décrite, son genre personnel exagéré de polémique, son effort pour obtenir à tout prix une large audience et une popularité d'expression sans avoir une base de classe assurée qui aurait pu lui servir de ligne directrice au plan du contenu et de la forme etc. devaient nécessairement l'inciter au maniérisme. C'est ainsi qu'il se plaint à Wienbarg qui loue sa poésie : « Vous êtes encore un étalon en liberté, alors que je me suis mis moi-même au dressage. Je suis tombé dans un maniérisme dont je me libère difficilement. Combien est-il facile de devenir esclave du public. Le public attend et exige de moi que je poursuive dans la manière dont j'ai commencé. Si j'écrivais autrement, on dirait : cela n'est plus du tout du Heine, Heine n'est plus Heine. »<sup>137</sup> La dépendance de la littérature à l'égard du marché capitaliste s'exprime clairement dans cette autocritique de Heine.

Mais le danger du maniérisme a chez Heine des causes encore plus profondes, qui proviennent des racines de ses dissonances idéologiques. Il combat à juste titre dans son étroitesse d'esprit l'opposition que fait Börne entre « talent » et « caractère ». Il insiste à bon droit, comme nous l'avons vu, sur la liberté du poète parce qu'il conçoit cette liberté comme la libre liaison de poètes avec les grands courants

---

<sup>137</sup> In Houben, op.cit. p. 196.

politiques de l'époque. Mais dans sa polémique contre la conception étroite d'esprit de la fermeté de caractère chez Börne, il tombe souvent dans une position de scepticisme nihiliste. Ce scepticisme se reflète alors dans le style comme maniérisme, comme traits d'esprit bien creux.

Le danger du maniérisme ne provient pas seulement chez Heine du côté des traits d'esprit, mais aussi de celui du lyrisme : Heine frôle en permanence le danger que son sentiment lyrique authentique, profond, ne verse dans une sentimentalité maniérée. Il ressent ce danger et surmonte le plus souvent de tels accès de sentimentalité par de plaisantes pointes ironiques. Pourtant, le dépassement ironique du sentiment n'est alors qu'une ironie profonde et de ce fait justifiée si le sentiment lui-même était chez le poète un sentiment authentique. La dissolution ironique d'une sentimentalité inauthentique est un trait d'esprit creux. (C'est assurément tout autre chose quand Heine raille dès le début les fausses émotions sentimentales des petits-bourgeois.) Cette fausse sentimentalité elle-aussi a des bases idéologiques dans l'incapacité de Heine à comprendre le processus social de manière complètement dialectique. Dans l'appréciation des problèmes matériels de l'évolution sociale, il en est le plus souvent resté au point de vue du matérialisme mécaniste, et comme il sent que de cette manière, on fait naître une explication figée et insuffisante du mouvement, et comme il n'est pas à même de découvrir par la pensée les véritables forces motrices, il « complète » l'explication mécaniste par des additifs émotionnels sentimentaux. Ces limites du matérialisme mécaniste, Heine lui-même les a très bien identifiées : « La sentimentalité est le désespoir de la matière qui, ne pouvant se suffire, rêve,

dans un désir indécis et mal arrêté, à une sphère meilleure. »<sup>138</sup>

Il faut d'autant plus nettement souligner cette faiblesse de Heine que sa popularité chez les publicistes libéraux insipides (comme « père du feuilleton »),<sup>139</sup> chez la petite bourgeoisie libérale repose précisément sur ce maniérisme. C'est précisément là que se manifeste dans son extrémité l'isolement de Heine en dépit de sa grande popularité : il est populaire dans une couche sociale qu'il combat de la façon la plus acharnée, et il est populaire d'une manière telle que toutes ses qualités profondes et révolutionnaires se trouvent estompées, et que seul son maniérisme garde son impact. Le fait que tous les historiens réactionnaires de la littérature (de Pfizer,<sup>140</sup> le théoricien de l'école de Souabe), jusqu'au fasciste Bartels)<sup>141</sup> l'aient attaqué de ce côté-là, et que même des critiques importants (comme par exemple Karl Kraus) aient été victimes de ce préjugé réactionnaire, est aujourd'hui pour la mémoire de Heine moins dangereux que d'avoir pu gagner une telle popularité auprès d'un type d'hommes pour lequel il nourrissait à tout point de vue le mépris le plus profond et le plus justifié.

---

<sup>138</sup> *De la France*, op. cit., p. 271.

<sup>139</sup> Feuilleton : selon le Dictionnaire de la langue française Littré, Paris, Hachette, 1932 : *article de littérature, de critique... inséré au bas d'un journal*. Ces sections de journaux consacrées à la critique littéraire se sont développées au cours du 19<sup>ème</sup> siècle. Leurs contributeurs cultivaient souvent un style spirituel ou facétieux, et considéraient communément Heine ou l'autrichien Moritz Gottlieb Saphir (1795-1858) comme les initiateurs de ce genre. C'est à cause de cela que Karl Kraus (1874-1936), l'éditeur du périodique *Die Fackel*, a sauvagement attaqué Heine dans son essai *Heine et les conséquences* (1908). [NRL]

<sup>140</sup> Gustav Pfizer (1807-1890) écrivain, traducteur, et journaliste allemand.

<sup>141</sup> Adolf Bartels (1862-1945), poète, écrivain, éditeur, journaliste, historien de la littérature et théoricien politique allemand. Appartenant au courant de pensée *völkisch*, il est connu comme un des inspirateurs de l'antisémitisme national-socialiste.

La ligne fondamentale de la poésie de Heine va donc – bien loin de ce maniérisme – vers une composition à la fois populaire et profonde, appréhendant dans leurs racines toutes les questions importantes de l'époque. Heine voulait également comme écrivain divulguer le secret d'école de la philosophie hégélienne, et il voyait dans ce secret d'école le combat incessant et inexorable contre la misère économique et politique de la vieille société, contre l'abomination économique et politique du capitalisme naissant, le combat pour l'éveil des masses au soulèvement révolutionnaire :

Trommle die Leute aus dem Schlaf,  
Trommle Reveille mit Jugendkraft,  
Marschiere trommelnd immer voran,  
Das ist die ganze Wissenschaft.  
Das ist die Hegelsche Philosophie, <sup>142</sup>

La profondeur de la poésie de Heine naît de sa compréhension historiquement juste du présent dans ses grandes tendances évolutives, de la juste appréciation de la victoire du capitalisme, avec tout son prosaïsme et toutes ses horreurs sur la poésie idyllique du Moyen-âge, devenue fausse, et ses survivances. De cette conception juste fait également partie la critique acerbe du capitalisme et de sa culture, la mesure sans complaisance des effets destructeurs du capitalisme pour la culture, bien que son émergence et sa diffusion soient historiquement nécessaires et progressistes. D'un autre côté, la critique par Heine du Moyen-âge et des résidus médiévaux n'est jamais un rejet sans égard et vulgaire de cette poésie populaire née sur ce terreau. Le

---

<sup>142</sup> *Doktrin*, vers 5-9

Que ton tambour tire les gens du sommeil  
Que ton tambour batte le réveil avec sa force juvénile  
Marche toujours en avant au son du tambour  
C'est là toute la science,  
C'est la philosophie de Hegel.

jeune Marx a une fois appelé le féodalisme « la démocratie de la non-liberté », <sup>143</sup> et Heine, comme nous l'avons vu, avait la sensibilité la plus fine pour combattre sans complaisance l'absence de liberté du féodalisme et en même temps sauver pour sa méthode de création les traditions poétiques démocratiques populaires de cette période comme des éléments vivants de la figuration poétique. Il n'a ainsi, comme les grands écrivains de cette période, jamais sombré dans l'apologie du capitalisme, ni dans une critique romantique bornée du capitalisme, dans une glorification bornée de la poésie des conditions précapitalistes.

Heine veut donc figurer poétiquement la dialectique réelle de l'évolution réelle de sa période. Et même si nous savons aussi que cette dialectique n'a été que la dialectique ironique tragique de Solger et pas la dialectique matérialiste complète et globale de Marx, nous voyons pourtant que Heine aborde les problèmes du présent avec une perspicacité et des outils idéologiques, comme seul parmi ses contemporains l'a fait Balzac, qu'il dépasse de loin dans la compréhension du rôle révolutionnaire du prolétariat, malgré tous les problèmes de son attitude à l'égard du mouvement ouvrier. Le combat stylistique des grands écrivains du 19<sup>ème</sup> siècle tend à surmonter le prosaïsme de la vie dans le capitalisme, et ce renversement est constamment exposé au danger d'un embellissement romantique ou au danger d'échouer dans le prosaïsme. La réussite stylistique dépend toujours de la mesure selon laquelle il est possible aux écrivains, par une compréhension idéologique juste des éléments de cette poésie évanescence de la vie, d'insérer justement cette poésie dans leur tableau global, comme partie intégrante bien comprise, et donc *poétiquement légitime*. Les grands poètes de la période d'avant 1848, et parmi eux Heine aussi, ont la

---

<sup>143</sup> *Critique du droit politique hégélien*, op.cit., p. 71.

chance historique qu'il leur soit encore possible de représenter le capitalisme comme processus de naissance, et pas comme quelque chose de déjà né, la poésie précapitaliste comme quelque chose en déclin, comme déclin et pas comme quelque chose de déjà détruit et dont le déclin est achevé. De cette manière, Heine trouve une légitimation historique à adhérer à l'ambiance magique de la poésie populaire romantique, et si donc il la dissout ironiquement – d'une manière également légitime – il peut alors, en dépit de cette dissolution et justement grâce à cette dissolution, utiliser cette ambiance magique comme moyen poétique le plus justifié. Cette spécificité lyrique particulière de Heine n'est pas une spécificité purement personnelle. Qu'elle se manifeste chez lui lyriquement, dans l'exploitation ironique et le sauvetage ironique de la poésie du chant populaire résulte, comme nous l'avons vu, de la situation particulière de l'Allemagne. Mais la poésie de l'écrivain épique Balzac découle aussi largement du travail littéraire historiquement légitime sur les résidus précapitalistes dont il représente la destruction historiquement nécessaire avec une mélancolie élégiaque, mais pleine d'honnêteté historique.

Nous avons vu que le romantisme en Allemagne est né comme phénomène consécutif à la Révolution française, et qu'il a comme problème crucial la dialectique de l'apparition nécessaire et de la dissipation nécessaire des illusions qui saisit la classe bourgeoise encore objectivement révolutionnaire. En l'occurrence, dans la poésie lyrique, la question de l'unité de l'homme avec la nature, la fuite de l'homme dans cette unité devant la lacération cruelle de tous les idéaux par le capitalisme, prennent dans la thématique une place centrale. La dialectique interne de la poésie lyrique romantique consiste en une conscience latente que cette unité de l'homme et de la nature n'est que l'importation dans la

nature de vœux et espoirs subjectifs, que derrière cette unité rêvée de l'homme et de la nature, il y a en réalité une indifférence cruelle de la nature à l'égard des aspirations humaines. Cet accent sur la cette cruelle indifférence est donc à son tour une importation inconsciente également romantique, dans la nature, de l'inhumanité des lois capitalistes. La victoire du mal, comme thème fondamental de la poésie lyrique de Heine le *Romanzero* n'est que le point culminant extrêmement pessimiste de cette évolution. Les germes en sont présents, non seulement chez le jeune Heine, mais aussi dans toute la poésie lyrique romantique. Pour la conscience prolétarienne, il n'y a par exemple en aucune façon, dans l'indépendance objective des lois de la nature à l'égard de la conscience humaine, un accent mis sur cette « indifférence cruelle », car pour la conscience prolétarienne, la réalité sociohistorique perd son impénétrabilité. Un tel ressenti romantique, une telle identification sentimentale avec la nature ne surgit jamais en tant que problème. L'un et l'autre, aussi bien l'aspiration à cette unification que l'impossibilité de satisfaire cette aspiration, naissent justement sur le terrain du capitalisme émergent. Plus la société capitaliste se développe fortement, et plus cette aspiration est creuse et irréaliste.

L'attitude de Heine à l'égard de la poésie lyrique romantique est donc une transition heureuse d'un genre unique pour la poésie : il peut très clairement et impitoyablement dissiper ces illusions en tant qu'illusions, et en même temps exploiter avec une légitimité poétique cette aspiration en tant que poésie. Dans ses *Geständnisse*, Heine rapporte une conversation très intéressante avec Hegel : « ... je parlais avec exaltation des étoiles, et je les appelai le séjour des bienheureux. Mais le maître grommela : "Les étoiles, hum ! hum ! les étoiles ne sont qu'une lèpre lumineuse dans le ciel"

– "Au nom du ciel", criais-je, "il n'y a donc pas là-haut un espace de bonheur où récompenser la vertu après la mort ?" mais celui-ci me regarda fixement de ses yeux clairs et dit d'un ton cassant : "Et vous voudriez donc, en plus, avoir un pourboire pour avoir soigné votre mère malade et pour ne pas avoir empoisonné Monsieur votre frère ? »<sup>144</sup> Heine a donc poursuivi son évolution dans cette double direction : la figuration poétique des états d'esprit romantiques, des illusions historiquement nécessaires, et de leur dissipation ironique. Il découvre toujours des éléments nouveaux et toujours plus grandioses de l'ambiance magique de la nature – il est par exemple en Allemagne le découvreur de la monumentale poésie de la mer – mais en même temps, il met toujours plus violemment en pièces l'harmonie romantique mensongère, l'unité illusoire entre l'homme et la nature.

Es murmeln die Wogen ihr ew'ges Gemurmel,  
Es wehet der Wind, es fliehen die Wolken,  
Es blinken die Sterne, gleichgültig und kalt,  
Und ein Narr wartet auf Antwort.<sup>145</sup>

Évidemment, Heine a écrit de nombreux poèmes où il raillait tout simplement les illusions platement sentimentales, ridicules, du petit-bourgeois. Pourtant, ses poèmes les plus profonds naissent sur le terreau de la dialectique, de l'apparition historiquement nécessaire et de la dissipation historiquement nécessaire des illusions. La légitimité lyrique, la magie inimitable, les poèmes de Heine les tirent justement

---

<sup>144</sup> *Geständnisse*, in *Sämtliche Werke*, op. cit., tome 8, p. 38

<sup>145</sup> In *Buch der Lieder, Die Nordsee - Zweiter Zyklus. Fragen*, vers 15-18.  
Trad. Joseph Massaad.

Les vagues murmurent, éternelles et monotones,  
Le vent souffle, les nuages fuient,  
Indifférentes et froides, les étoiles scintillent,  
Et un fou attend une réponse...

de cette source, justement de ce que Heine lui-même est prisonnier de ces illusions qu'il détruit cruellement. Au cours de son évolution, avec sa prise en compte croissante toujours plus approfondie des rapports dans la société, ces illusions s'estompent de plus en plus, elles font de moins en moins l'objet de la croyance propre de l'écrivain – mais elles ne peuvent pas être totalement déracinées du cœur de Heine. Certes, la spécificité de la dernière période de Heine consiste dans le fait que, par suite de son désespoir politique et idéologique, les deux tendances contradictoires se renforcent. Les illusions s'estompent encore de plus en plus, elles sont de plus en plus d'emblée vécues comme de simples illusions, et pourtant, le poète désespéré s'accroche à ces illusions auxquelles lui-même ne croit plus, qui sont en lui-même dissipées avant leur dissipation poétique consciente. Ainsi, la dissolution ironique des illusions revêt une intériorité particulière. La dissolution ne peut absolument plus avoir lieu sous la forme de traits d'esprit, comme en particulier chez le jeune Heine, elle est de manière immanente incluse dans le ton même, mélancoliquement incrédule, de la figuration des illusions elles-mêmes. Ceci donne aux derniers poèmes de Heine leur ton inimitable tout à fait particulier, qui se manifeste sans doute de la manière la plus nette dans le poème *Bimini* :

Bimini! bei deines Namens  
Holdem Klang, in meiner Brust  
Bebt das Herz, und die verstorbnen  
Jugendträume, sie erwachen.<sup>146</sup>

---

<sup>146</sup> *Bimini*, Vers 33-36

Bimini ! Quand ton nom  
Charmant résonne, dans ma poitrine  
Mon cœur tremble, et les rêves de jeunesse  
Défunts, le voilà qui ressuscitent.

Auf den Häuptionen welke Kränze,  
Schauen sie mich an wehmütig;  
Tote Nachtigallen flöten,  
Schluchzen zärtlich, wie verblutend.

Und ich fahre auf, erschrocken,  
Meine kranken Glieder schüttelnd  
Also heftig, daß die Nähte  
Meiner Narrenjacke platzen - <sup>147</sup>

On voit là très clairement au grand jour le caractère de Heine comme *phénomène limite* entre la période d'essor idéologique et de déclin idéologique de la bourgeoisie. Car avec cette manière de figurer des illusions auxquelles on ne croit pas ou ne croit plus qu'à moitié, il influence la poésie de l'ère tardive bourgeoise, consciemment antiromantique, mais en réalité profondément remplie de romantisme non surmonté. On comprend alors pourquoi l'influence de Heine sur la poésie lyrique française a été si forte et si durable, pourquoi Richard Wagner a pu reprendre de Heine le thème et la conception du *Vaisseau fantôme* et de *Tannhäuser*, etc. <sup>148</sup> Cette influence souterraine et indirecte – à l'exception de la poésie lyrique française – de Heine se prolonge jusqu'à

---

<sup>147</sup> *Bimini*, Vers 37-44

Sur les têtes, des couronnes fanées,  
Elles me regardent avec mélancolie ;  
Des rossignols morts sifflent,  
Sanglotent tendrement, comme exsangues.

Et je sursaute, effrayé,  
Secouant mes membres malades  
Avec une telle violence que les coutures  
De ma camisole de fou craquent.

<sup>148</sup> Richard Wagner (1813-1883) *Le Vaisseau fantôme* [der fliegende Holländer] est inspiré des *Mémoires de Monsieur de Schnabelewopski* de Heinrich Heine, (Paris, Les presses d'aujourd'hui, Gallimard, 1980) où un capitaine fantomatique est voué à naviguer pour toujours sur les mers afin de racheter l'amour d'une femme. *Der Tannhäuser, eine Legende*, est aussi le titre d'un poème de Heine écrit en 1836.

la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Dans *Hedda Gabler* d'Ibsen<sup>149</sup> encore, on retrouve l'influence du mode de figuration du dernier Heine des illusions non crues, avortées dès la naissance. Il est donc de ce point de vue le premier poète moderne – ou tout au moins l'un des premiers –, mais cette évolution ne va pas dans la direction dans laquelle Heine se considérait comme le précurseur d'une nouvelle époque.

L'exploitation poétique de l'héritage d'humeur romantique, chez Heine, ne suit cependant pas cette seule ligne. En réveillant l'élément plébéien démocratique dans la « démocratie de la non-liberté », il trouve la possibilité interne de mettre directement au service de la poésie révolutionnaire populaire le contenu sentimental poétique de cette poésie, même si c'est en dissolvant de manière également contrastée les états d'esprit qu'il a lui-même créés. En particulier dans la période de son élan révolutionnaire, c'est une réussite de Heine – dans l'incomparable *chant des tisserands*, dans les quatre parties du *conte d'hiver* – que de transférer directement la tonalité démocratique plébéienne dans une mise en accusation révolutionnaire ou dans un chant de victoire. Mais même ses poèmes ultérieurs sont plein d'exemples sur la manière dont il exploite cette poésie, directement ou le plus souvent sous une forme de dissolution ironique, pour des objectifs

---

<sup>149</sup> Henrik **Ibsen** (1828-1906), dramaturge norvégien. On lui doit également *Peer Gynt, la maison de poupée, les revenants, le canard sauvage, le petit Eyolf*. Dans *Hedda Gabler*, (pièce en 4 actes, Paris, Le livre de Poche, 2005) l'héroïne se sent étouffée par la vie de sécurité bourgeoise qu'elle a choisie. Elle cherche à séduire son ancien amant Ejlert Løvborg, un génie à demi-détruit par l'alcool. Il est maintenant abstinent, mais Hedda raille sa peur de la boisson et l'encourage à rejoindre son mari et un ami dans une réunion entre hommes. Elle imagine qu'il reviendra triomphant de son vice et apparaîtra devant elle « couronné de pampre ». Ceci devient le symbole d'un mode de vie non-bourgeois, puissant et libre. [NRL]

révolutionnaires, pour crier ses accusations contre le caractère misérable de la réalité sociale, poétiquement voilée.

Gemütlich ruhen Wald und Fluß,  
Von sanftem Mondlicht übergossen;  
Nur manchmal knallt's – Ist das ein Schuß? –  
Es ist vielleicht ein Freund, den man erschossen. <sup>150</sup>

Heine réussit également à orienter les thèmes de cet élément démocratique populaire de la poésie, de cette poésie du Moyen-âge déclinant, détruit par le développement de la bourgeoisie, de telle sorte que la mélancolie de ce qui disparaît se transforme directement de manière ironique en triomphe de la révolution populaire, que le vainqueur du Moyen-âge disparaissant ne soit pas le prosaïsme du capitalisme, mais la poésie de la révolution. C'est sans doute dans le poème tardif *Karl I* que c'est le plus beau.

Im Wald, in der Köhlerhütte, sitzt  
Trübsinnig allein der König;  
Er sitzt an der Wiege des Köhlerkinds  
Und wiegt und singt eintönig:

Eiapopeia, was raschelt im Stroh?  
Es blöken im Stalle die Schafe –  
Du trägst das Zeichen an der Stirn  
Und lächelst so furchtbar im Schläfe.

Eiapopeia, das Kätzchen ist tot –  
Du trägst auf der Stirne das Zeichen –  
Du wirst ein Mann und schwingst das Beil,  
Schon zittern im Walde die Eichen.

---

<sup>150</sup> *Lazarus, Im Oktober 1849*, vers 9-12

Forêt et fleuve reposent tranquillement  
Baignés par le doux clair de lune ;  
De temps en temps, une détonation. Est-ce un coup de feu ?  
C'est peut-être un ami que l'on fusille.

Der alte Köhlerglaube verschwand,  
Es glauben die Köhlerkinder –  
Eiapopeia – nicht mehr an Gott,  
Und an den König noch minder. <sup>151</sup>

Das Kätzchen ist tot, die Mäuschen sind froh –  
Wir müssen zu Schanden werden –  
Eiapopeia – im Himmel der Gott  
Und ich, der König auf Erden.

Mein Mut erlischt, mein Herz ist krank,  
Und täglich wird es kränker –  
Eiapopeia – du Köhlerkind,  
Ich weiß es, du bist mein Henker.

Mein Todesgesang ist dein Wiegenlied –  
Eiapopeia – die greisen  
Haarlocken schneidest du ab zuvor –  
Im Nacken klirrt mir das Eisen.

Eiapopeia, was raschelt im Stroh?  
Du hast das Reich erworben,  
Und schlägst mir das Haupt vom Rumpf herab –  
Das Kätzchen ist gestorben.

---

<sup>151</sup> *Romancero, Karl I.* Trad. Joseph Massaad. Vers 1-16

Le roi est assis morose et solitaire,  
Dans la cabane du charbonnier, dans la forêt;  
Le roi chante une berceuse monotone,  
Près du berceau du fils du charbonnier.

Fais dodo, l'enfant do, qui froisse la paille?  
Dans l'étable, les moutons bêlent bien fort -  
Tu portes sur ton front le signe,  
Et ton sourire est si angoissant, quand tu dors.

Fais dodo, l'enfant do, le petit chat est mort -  
Tu portes le signe sur ton front blême -  
Tu deviens homme et tu brandis la hache,  
Dans la forêt, déjà, tremblent les chênes.

L'ancienne foi du charbonnier a disparu,  
Et les enfants du charbonnier ne croient -  
Fais dodo, l'enfant do - plus en Dieu,  
Et croient encore moins au roi.

Eiapopeia, was raschelt im Stroh?  
Es blöken im Stalle die Schafe.  
Das Kätzchen ist tot, die Mäuschen sind froh –  
Schlafe, mein Henkerchen, schlafe! <sup>152</sup>

Dans cette poésie révolutionnaire, Heine est vraiment, comme il le dit lui-même, le dernier poète romantique et en même temps le premier poète moderne. Mais là précisément, il n'a pas eu de successeur, il n'a pas pu avoir de successeur direct du fait de l'évolution du mouvement révolutionnaire en Allemagne. Seul Georg Weerth poursuit la ligne plébéienne démocratique de Heine, moins grevé par le passé romantique bourgeois, d'une manière plus saine, plus sensible et moins problématique, plus plébéienne. La poésie prolétarienne, et pas seulement en Allemagne, a avec Heine un héritage poétique extraordinairement riche et fécond, qu'il faut certes retravailler de manière critique, que l'on commence seulement à découvrir et à relever, après que le

---

<sup>152</sup> *Romancero, Karl I.* Trad. Joseph Massaad. Vers 17-36

Le petit chat est mort, les souris se réjouissent -  
Nous devons tous être détruits -  
Fais dodo, l'enfant do - autant Dieu dans le ciel  
Que moi, le roi, sur terre aussi.

Mon courage disparaît, mon cœur est malade,  
Et chaque jour sa maladie ne cesse d'augmenter -  
Fais dodo, l'enfant do - enfant du charbonnier  
Tu es mon bourreau, je le sais.

Mon chant funèbre est ta berceuse -  
Fais dodo, l'enfant do - les boucles grises  
Sont celles que tu couperas d'abord -  
Sur ma nuque, j'entends déjà la lame qui glisse.

Fais dodo, l'enfant do, qui froisse la paille? -  
Tu me sépare la tête du corps,  
Et tu t'es emparé de l'empire.  
Le petit chat est mort.

Fais dodo, l'enfant do, qui froisse la paille ?  
Dans l'étable les moutons bêlent bien fort.  
Les souris sont réjouies, le petit chat est mort -  
Dors, mon petit bourreau, dors !

développement de la lutte de classe du prolétariat a commencé à liquider également dans le domaine de la littérature les préjugés formalistes abstraits de la période initiale, la soumission stylistique aux formes de la poésie bourgeoise tardive, de la poésie impérialiste.

La réaction allemande a toujours ressenti avec un instinct juste cette grandeur et cette fécondité révolutionnaire de Heine et elle a toujours fait les plus grands efforts pour effacer le nom de Heine de l'histoire de la littérature allemande. Ce n'est pas un hasard si, dans un Allemagne si avide de commémorations – en dépit de sa popularité – Heine n'a jamais pu bénéficier d'un monument officiel. Et l'histoire réactionnaire de la littérature s'est toujours efforcée d'assigner au plus grand poète allemand depuis Goethe un rôle épisodique, de mettre à sa place de gentils petits nains, comme par exemple Mörike. Le fascisme, avec le sentiment juste que l'ironie mortelle de Heine contre la parodie du Moyen-âge était encore plus mortellement percutante pour le « troisième Reich » que pour la Prusse d'avant la révolution de 1848, veut extirper Heine de la conscience du peuple allemand, avec Marx et Engels, avec Lénine et Staline. La haine de ces ennemis – ils représentent le dernier avatar le plus horriblement misérable de ces forces que Heine a toujours combattu – est justifiée. En menant contre Heine une lutte à mort, ils lui ont édifié le monument le plus digne, jusqu'à ce que la révolution allemande victorieuse puisse lui prouver sa reconnaissance de manière adéquate.

[1935]



*Table des matières*

I. ....	6
II. ....	19
III. ....	46
IV. ....	63